MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 29. — Mars 1869.

Nous commençons à publier dans ce numéro une étude très-instructive et très-intéressante sur le nord-ouest de l'Amérique, que nous a adressée Mgr Taché, Évêque de Saint-Boniface et vicaire de notre vicariat de la rivière Rouge. Nous sommes heureux d'enrichir nos annales d'un travail de cette nature, et qui a dû coûter au dévoué prélat qui nous l'a envoyé de patientes recherches et beaucoup de veilles. En lui exprimant toute notre gratitude de cette nouvelle preuve de dévouement pour la famille, nous émettons le vœu que, dans chacune de nos missions, il se trouve quelqu'un des nôtres qui veuille bien l'imiter en nous envoyant un travail analogue à celui dont nous commençons aujourd'hui la publication.

ESQUISSE

SUR

LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

En écrivant *Vingt années de missions*, nous avions compris combien ce travail était incomplet, et que, pour être intéressant, il lui manquait, entre autres choses, des explications sur la nature et l'histoire du pays qui a été le théâtre des travaux apostoliques que nous avons décrits. Nous avions même promis des notes explicatives à ce sujet. Plusieurs longs voyages et autres occupations nous ont empêché de réaliser ce projet, auquel nous voulons pourtant travailler aujourd'hui. La division ecclésiastique du pays que nous allons décrire ne nous permettant plus de le désigner par un seul nom, sa division politique offrant la même difficulté, nous adoptons son nom commercial, c'est-à-dire sous lequel cette partie de l'Amérique britannique est connue dans la vaste organisation commerciale de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson. Le département du Nord (*Northern department*) comprend tout ce qui va faire l'objet de cette étude.

Cette immense étendue de pays est bornée au sud par les États-Unis, au 49e parallèle; à l'ouest par la chaîne des montagnes Rocheuses, au nord par la mer Glaciale; à l'est: 1° par les détroits et golfes qui joignent la baie de Baffin à la baie d'Hudson; 2° par la baie d'Hudson elle-même (mais non la baie James); 3° par une ligne qui relie le cap Henriette au 49e degré de latitude en suivant la

hauteur des terres qui sépare les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson proprement dite, de celles qui se déchargent dans la baie James et le lac Supérieur ; ou, pour plus de clarté, disons que la limite orientale est le 90e degré de longitude occidentale, méridien de Greenwich. La partie continentale de ce vaste département renferme donc les terres comprises entre le 49e et le 70e degré de latitude. Au sud elles s'étendent du 90e au 115e degré de longitude, et au nord du 90e au 140e degré.

La largeur de ce pays, de l'ouest à l'est, est, en chiffres ronds, de 1 200 milles anglais, et sa longueur, du sud au nord, est de 1 500 milles, donnant l'immense superficie de 1 800 000 milles carrés, sans compter les îles arctiques anciennement et nouvellement découvertes.

Si l'on compare cette immensité de terrain à l'exiguité de celui qu'occupent quelques-unes des puissantes nations du monde, on est frappé du contraste, et l'on se demande tout naturellement si ces vastes solitudes doivent toujours rester dans l'état où la Providence les a tenues jusqu'à ce jour. Isolé dans ces déserts sans bornes, on se prend souvent à écouter si le bruit et l'agitation du monde d'outre-mer, si l'agitation plus fébrile, si l'ambition plus hardie de la grande république voisine ne produiront pas ici un écho puissant. Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage ou la berge aux lourdes rames du commerçant de fourrures ? Les ressources agricoles de ce pays, ses richesses minérales, les trésors que renferment ses forêts ou ses eaux, quels qu'ils soient, sont-ils destinés à n'être jamais connus ou appréciés à leur juste valeur ? N'y a-t-il rien ici qui puisse attirer l'attention des hommes ? Y a-t-il assez pour encourager ceux qui rêvent en sa faveur un avenir prospère et brillant ? Les rigueurs du climat sont-el es capables de déconcerter toute entre-

prise? La nature du sol dédommagerait-elle des efforts faits pour la culture, ou boirait-elle inutilement les sueurs de ceux qui viendraient la sillonner? Enfermé dans les limites que nous venons de tracer, le département du Nord est-il tout à fait inaccessible? Faut-il, pour y arriver, toute la hardiesse des aventuriers qui veulent s'enrichir à tout prix, toute l'abnégation de ceux qui ont soif du salut des âmes, ou l'insatiable curiosité des touristes? Les montagnes de glace qui le bordent au nord forment, sans doute, une barrière comme infranchissable; les montagnes Rocheuses, à l'ouest, offrent d'immenses difficultés pour y pénétrer; d'un autre côté, les hauteurs des terres, à l'est, ne sont pas un obstacle sérieux, et le 49e parallèle ne fait pas même onduler les vastes plaines du sud; de sorte que, en définitive, il n'est point impossible de parvenir jusqu'ici; la chose est même comparativement facile, et j'invite mes amis à une excursion qui ne manquera certainement pas d'un certain charme.

Je voudrais pouvoir satisfaire la légitime curiosité des hommes sérieux qui pensent à ce pays; je voudrais surtout fournir quelques informations à ceux qui s'intéressent à nous. Pour tout dire il faudrait des volumes, et je ne puis offrir que quelques renseignements, donner quelques vues d'ensemble sur un pays dont on a dit des choses si contradictoires. Ceux qui, naguère encore, ne voyaient en Canada que « quelques arpents de neige, » n'ont dû voir ici que quelques lieues de glace où ne peuvent vivre que des êtres à sang froid ou des hibernants. Les optimistes, au contraire, ont l'air de croire que tout se passe ici comme dans le meilleur des mondes; que si nous avons beaucoup de glace, c'est d'autant mieux que, chez eux, la glace est un article de luxe, et autres consolations de ce genre. Je ne puis sans doute me flatter de donner toutes les informations désirables; puisse au moins

cette petite esquisse aider à connaître ma patrie adoptive ! Quelque faibles que soient ces lumières, elles me laisseront la satisfaction d'avoir sacrifié au bon plaisir de quelques amis et au désir de leur être utile, la répugnance que j'éprouve à écrire sur un sujet si en dehors de mes occupations et de mes devoirs ordinaires.

Nous diviserons ce travail en deux parties. Dans la première, nous donnerons un aperçu de la condition du département du Nord ; et, dans la seconde, nous jetterons un coup d'œil rapide sur son histoire.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour atteindre le but que nous nous proposons dans cette première partie, c'est-à-dire pour indiquer la condition que la nature et la société ont faite à ce pays, nous la diviserons en sept chapitres. — Dans le premier chapitre, nous examinerons le pays au point de vue économique, en disant ce que le sol et le climat promettent d'utilité, et nous rattacherons à ce chapitre les produits de la terre, réservant pour le chapitre second les études hydrographiques qui décrivent les voies naturelles de communication avec leur plus ou moins de facilité. Le chapitre troisième examinera la condition politique. Le quatrième aura trait à son organisation commerciale. Dans le cinquième nous mentionnerons la division ecclésiastique du territoire. Le chapitre sixième énumérera les différentes nations qui l'habitent. Enfin le chapitre septième donnera la nomenclature de ce que le règne animal offre de plus remarquable.

Des cartes de géographie sur une petite échelle seront jointes aux quatre premiers chapitres pour en faciliter l'intelligence.

CHAPITRE I.

UTILITÉ DU DÉPARTEMENT DU NORD.

Au point de vue de l'utilité et, par conséquent, de son avenir, le département du Nord se divise en deux parties bien distinctes que nous nommerons *partie septentrionale* et *partie méridionale*. Cette division peut s'indiquer par une ligne diagonale tirée de l'extrémité sud-est du pays jusqu'au mont Traffic, situé à peu près à l'intersection du 64ᵉ degré de latitude nord par le 128ᵉ degré de longitude occidentale. On comprend assez que la nature n'a pas tracé à travers ce pays une ligne géométriquement droite pour le diviser ainsi; cependant il est étonnant de voir la presque complète exactitude avec laquelle cette ligne partage en deux cette contrée au point de vue qui nous occupe.

§ 1. — Partie septentrionale.

Trois rangées de montagnes semblent avoir déterminé la conformation géométrique du vaste continent que nous habitons. La grande chaîne des montagnes Rocheuses, qui, malgré ses ondulations, ne s'affaisse jamais, suit la plus longue ligne que l'on puisse tracer sur l'Amérique septentrionale et s'étend depuis la mer arctique, où elle baigne ses premiers anneaux, jusqu'à l'Amérique méridionale, posant dans ses ramifications la borne qui établit

le parallélisme de la côte occidentale de notre continent.

Une seconde chaîne, celle des Alleghanys, sur une moins grande étendue, établit de son côté la direction de la côte orientale. Cette chaîne commence au golfe Saint-Laurent et se prolonge à travers les États-Unis jusque dans l'État de l'Alabama, laissant à la fureur des flots de l'Atlantique la possibilité de creuser à son extrémité le golfe du Mexique, au fond duquel les montagnes Rocheuses lui mettront un frein et dans lequel le Mississipi apportera le tribut des eaux qui arrosent une grande partie de la vaste plaine située entre ces deux puissants remparts.

Une troisième chaîne de montagnes détermine la forme singulière que le continent revêt à son extrémité septentrionale. Cette chaîne doit compléter l'encaissement de l'embouchure des fleuves géants du nord et de l'est, et de plus borner aussi au nord et à l'est plusieurs des plus grands lacs de l'Amérique. Cette chaîne de montagnes est celle des Laurentides, qui forme la rive septentrionale du grand fleuve canadien depuis son embouchure jusqu'au cap Tourmente, près de Québec, qui, sûre d'avoir contenu le grand fleuve, s'en éloigne à ce point pour faire place aux magnifiques terres qui le bordent au delà. Plus loin, après avoir traversé la rivière des Outaouais, elle se dirige vers le sud comme pour contempler de nouveau le fleuve, près du lac Ontario. De là, les Laurentides vont au lac Huron qu'elles bordent au sud-est; après elles gagnent le lac Supérieur, d'où elles se dirigent vers l'océan Glacial arctique par la route nord-ouest, décrivant dans cette dernière portion de leur course une partie du contour des grands lacs Winnipeg, Athabaskaw, des Esclaves, d'Ours, qu'elles laissent à leur occident. Comme on le voit, la courbe que décrit cette chaîne de montagnes a une grande analogie avec le paral-

lélisme de la côte nord du continent, y compris même le grand et singulier empiétement de la baie d'Hudson.

D'après ce que nous venons de dire, il appert que la chaîne des Laurentides traverse tout le département du Nord. Elle n'y conserve pas néanmoins l'élévation qui la distingue sur les bords du Saint-Laurent; c'est pourtant la même rangée et la même conformation. Ce réseau de collines (ici ce ne sont que des collines) a une direction générale du sud-est au nord-ouest, et c'est ce qui explique comment la nature a presque tracé elle-même la ligne droite dont nous avons parlé, comme marque de séparation entre la partie septentrionale et la partie méridionale. Les Laurentides ne suivent pourtant pas exactement cette ligne droite. Voici, au reste, leur course : de l'extrémité sud-est du département elles se dirigent vers l'est, envahissant le lac des Bois et les deux rives de la rivière Winnipeg jusqu'au lac du même nom qu'elles longent ensuite à l'est et au nord. De là, elles courent à l'ouest-nord-ouest, passant au lac Castor, s'y saisissant de la rivière à la Pente et, plus loin, de toute la rivière Churchill; laissant cette dernière au lac Primeau, elles font là une courbe par une inclinaison un peu plus marquée vers le nord. Ces collines atteignent ensuite le grand lac Athabaskaw qu'elles environnent presque complètement, et auquel elles donnent son nom anglais *lake of the Hills* (lac des Collines). Les Laurentides continuent ensuite dans la même direction pour tracer à l'est et au nord le contour du grand lac des Esclaves, et plus loin celui du grand lac d'Ours.

La diagonale que nous avons indiquée suit cette direction générale excepté à ses deux extrémités, puisque, en laissant le grand lac des Esclaves, elle va en droite ligne jusqu'au mont Traffic, et qu'au sud notre ligne droite empiète sur les rochers Laurentins, qu'elle assigne à la par-

tie méridionale. Nous dégageons ainsi de la partie septentrionale l'angle formé par les lignes que nous venons de tracer, et cela parce que les avantages qu'il possède le lient naturellement à la partie méridionale. D'un autre côté, nous enlevons à cette dernière une section que les Laurentides lui laisseraient, mais que la rigueur du climat rejette naturellement au point de vue économique. En définitive, nous maintenons comme borne de la partie septentrionale une ligne imaginaire tracée, comme nous l'avons dit, depuis l'extrémité sud-est du département jusqu'au mont Traffic. Cette portion du pays est toute inculte, couverte en grande partie de roches primitives du système laurentin. Elle comprend, de plus, les terres arides (*barren country*), les terrains siluriens des environs de la baie d'Hudson et des bords de la rivière Mackenzie, ainsi que les couches de lignite de cette dernière ; elle ne pourra jamais être qu'une terre de chasse et de pêche. Le climat y est partout extrêmement rigoureux, la culture impossible, les pâturages nuls, les bois de qualités inférieures et d'une crue misérable. Il y a sans doute des exceptions sur quelques points, mais elles sont rares, et je crois qu'il n'y a point témérité à affirmer que ce pays restera ce qu'il est, et ne sera jamais habité que par les sauvages ou par les hardis et aventureux chercheurs de pelleteries. Il est sans doute possible que de grandes richesses minérales gisent au milieu de cette nature désolée ; mais que faire, surtout dans les endroits où des glaces de huit mois et plus donnent à cette terre une densité presque aussi grande que celle des lourdes masses granitiques qui la recouvrent en grande partie? Certains lacs abondent en poissons. Des animaux aux plus riches fourrures s'y promènent en grand nombre, étalant au milieu de la désolation qui les environne le luxe soyeux de leurs chauds vêtements. Les deux ports de mer connus dans le pays

(un seul est fréquenté) se trouvent dans cette partie septentrionale; on dira plus tard que ce dernier avantage est bien limité par la difficulté de la navigation.

Si la partie méridionale se peuplait, si les communications devenaient plus faciles, si maintes choses qui n'existent pas allaient surgir avec le temps, peut-être qu'alors la désolation qui règne sur ces terres perdrait de ses rigueurs. Pour mon compte, avec les données que je possède, les changements que, comme tout autre, je rêve quelquefois pour ce pays me semblent impossibles dans la partie septentrionale. Je ne puis y voir autre chose que ce qui y existe : le sauvage chassant, pêchant, souffrant de la faim; le traiteur de pelleteries ramassant les riches fourrures ; le pauvre missionnaire travaillant au salut des âmes abandonnées; et, si l'on veut, pour la facilité du commerce, quelques factoreries approvisionnées à grands frais par des importations. Cette première division enlève donc de suite à un avenir brillant, ou même à un changement probable, environ les deux tiers du département du Nord. Il faut reporter vers la partie méridionale toute l'attention de ceux qui ne veulent pas s'occuper de la poursuite ou de la traite des fourrures en pays sauvages.

§ 2. — Partie méridionale.

En comprenant dans cette division toute la partie du pays qui n'est pas renfermée dans la précédente, je n'ai pu oublier qu'il y a ici aussi plusieurs points et même des espaces considérables peu favorables aux habiles combinaisons des économistes. J'ai pourtant tout réuni dans une même division, parce qu'une portion offre des avantages réels pour l'agriculture ; on y connaît des richesses minérales, de grandes voies de communications sont là; ce qui fait défaut sur un point peut quelquefois

se retrouver ailleurs ; il faut traverser les endroits les moins avantageux pour atteindre ceux qui le sont davantage : en sorte que le tout forme un ensemble, du moins sous certains rapports. Cependant, pour plus d'intelligence, nous subdiviserons la partie méridionale du département du Nord en trois sections différentes que nous désignerons sous les noms de *le désert*, *la prairie*, *la forêt*.

1° *Le désert*. Ce mot n'étonnera pas ceux qui ont fait quelques études sur la partie occidentale de l'Amérique du Nord ; tout le monde connaît le grand désert américain ; tous ne savent peut-être pas qu'il se prolonge jusque sur les possessions britanniques, qu'il y pénètre au point d'intersection du 100e degré de longitude avec le 49e degré de latitude, suivant ensuite une ligne plus ou moins sinueuse dans la direction générale du nord-ouest, et qui, ayant pénétré un peu plus au nord, se replie vers le midi au point d'intersection du 113e degré de longitude avec le 52e de latitude, formant ainsi une superficie d'au moins 60 000 milles carrés. Il y a là un désert, un désert immense. Ce désert n'est sans doute pas partout une plaine de sable mouvant et tout à fait desséchée ; il est néanmoins parfaitement impossible de songer à y former des établissements considérables. Presque partout un sol aride ne voit croître que le foin de prairie (*systeria dyctaloides*). Une petite lisière de sol d'alluvion marque les cours d'eau, qui sont desséchés presque toute l'année.

Le foin de prairie offre le meilleur pâturage. Non-seulement le bison en fait ses délices, mais les chevaux et autres bêtes de trait en sont très-friands. Cette herbe, haute à peine de 6 pouces, dont les plants sont espacés de façon à laisser voir partout le sol sablonneux ou le gravier où elle croît, conserve sa saveur et sa force nutritive même au milieu des rigueurs de l'hiver, au point que quelques jours en ces singuliers pâturages suffisent pour

remettre en bon état des chevaux épuisés par le travail. En dehors de cet avantage et du gibier qui s'y trouve, je ne connais rien dans cette immense plaine qui puisse attirer l'attention des économistes. L'œil fatigué cherche en vain un rivage à cet océan de petit foin. Le voyageur altéré soupire en vain après un ruisseau ou une source, où il puisse étancher sa soif. Le ciel, aussi sec que la terre, refuse presque constamment ses rosées et ses pluies bienfaisantes. Cette sécheresse d'atmosphère aide l'aridité du sol ; certains endroits, dont la formation géologique semblerait favorable à la végétation, ne produisent pas plus que les points naturellement stériles. A travers ce désert, on voyage des jours, des semaines, sans apercevoir le moindre arbuste. Le seul combustible au service du voyageur et du chasseur est le fumier du bison, que nos métis appellent *bois de prairie*. Puis ce désert a ses hivers, ses hivers rigoureux, aux vents violents, à une température souvent au-dessous de 30 degrés centigrades.

Des hommes bien distingués des États-Unis n'ont pas craint de froisser le sentiment national en établissant le peu d'avantages réels d'une grande partie de l'ouest. Voici ce qu'en dit le professeur Joseph Henry : « Toute l'étendue jusqu'à l'ouest, entre le 98e méridien et les montagnes Rocheuses, désignée sous le nom de *grandes plaines américaines*, est un désert aride sur lequel l'œil peut errer jusqu'à l'horizon sans rien voir qui en épuise la monotonie... Et peut-être étonnerons-nous le lecteur si nous dirigeons son attention sur le fait que cette ligne qui gagne vers le sud, depuis le lac Winnipeg jusqu'au golfe de Mexique, divisera toute la surface des États-Unis en deux parties à peu près égales. Quand elle sera bien appréciée, cette assertion servira à dissiper quelques-uns des rêves qui sont regardés comme des réalités, relativement à la destinée de la partie ouest du continent de

l'Amérique septentrionale, mais la vérité finit par avoir le pas sur les louables sentiments du patriotisme. »

Cette opinion si franchement exprimée est corroborée par celle du major Emory, de la commission des frontières des États-Unis : « La géographie hypothétique est poussée assez loin dans les États-Unis. Nulle part, dans les autres pays, elle n'a été portée à un tel point ou n'a été suivie de conséquences plus désastreuses. Ce système pernicieux a été commencé sous les auspices éminents du baron Humboldt qui, parce qu'il avait fait quelques excursions au Mexique, essaya de décrire tout le continent de l'Amérique du Nord. Il a été suivi par des individus qui voulaient atteindre des buts personnels. De cette manière, il est arrivé que, sans autres preuves que celles fournies par des hommes voyageant à dos de mulet à grand galop à travers le continent, l'opinion du pays a été tenue en suspens au sujet de la route qui convenait pour un chemin de fer, et que même il a été créé une préférence dans l'esprit public, en faveur d'une route que les explorations ont démontré être la plus impraticable de toutes les routes entre les 49e et le 32e parallèles de latitude. Sur la même espèce d'informations mal fondées, des cartes de tout le continent ont été gravées et produites dans le plus beau style de l'art, et envoyées pour recevoir l'approbation des congrès et les applaudissements des sociétés géographiques ici et à l'étranger ; tandis que ceux qui ont réellement contribué à la saine géographie, ont vu leurs ouvrages pillés et défigurés, et se sont vus eux-mêmes négligés et oubliés... Quoi qu'on en dise, ces plaines à l'ouest du 100e méridien sont tout à fait incapables de supporter une population agricole tant que vous ne gagnez pas suffisamment le sud pour rencontrer les pluies des tropiques. »

Voilà pour le désert américain dans les Etats-Unis.

C'est le même désert qui ne craint pas de franchir le 49e parallèle pour s'étendre sur les possessions britanniques jusqu'au delà du 52e parallèle, en suivant toutefois la diagonale que nous avons indiquée en en traçant les limites. Le grand coteau du Missouri, qui se prolonge dans notre désert, y conserve son caractère géologique. Outre son élévation, il se fait remarquer par les couches tertiaires, tandis que le reste du désert appartient plutôt au groupe crétacique. Des dunes très-élevées et des roches appartenant à différents âges sont partout pour attester les commotions violentes qu'ont subies ces terrains. Ce désert enlève donc à l'agriculture au moins un dixième de la partie méridionale, c'est déjà une ombre dans le brillant tableau qui se déroule souvent à l'imagination de ceux qui tournent leurs regards vers l'extrême ouest (*far west*), et qui, voyant coucher le soleil derrière les montagnes Rocheuses, croient facilement que les terres qu'il dore des feux de son crépuscule devront toutes un jour se couvrir de moissons abondantes.

2° *Les prairies* (plains). Sortons du désert pour entrer dans une région plus agréable, celle des prairies. Ces prairies, dont nous allons nous occuper, ont sans doute en quelques parties, un peu le caractère de leur aride voisin, sans en avoir la stérilité ; ailleurs, elles ressemblent à la forêt sans en avoir la profondeur ; leur ensemble forme un pays à part, digne du plus grand intérêt, sans néanmoins peut-être avoir tous les avantages qu'on leur suppose. Nos prairies s'appuient au midi sur le 49e degré de latitude et le désert dont nous venons de parler ; au nord, elles ont pour limites les régions des forêts ; dans les autres directions, elles sont bornées aussi par la forêt, sur laquelle elles empiètent chaque année et dont pour le moment elles se distinguent par une ligne courbe qui, ondulant capricieusement au nord de la Siskatchewan,

vient la traverser près de l'embouchure du bras sud, pour de là aller en droite ligne se perdre au pied de la montagne Dauphin (*Kiding mountain*), traverser l'extrémité des lacs Manitoba et Winnipeg, et s'arrêter sur la hauteur des terres qui formait autrefois les rives du lac qui a été remplacé par la vallée de la rivière Rouge. Il est bien difficile de donner même approximativement la superficie exacte de ces prairies. Je les estimerai d'une étendue à peu près égale à celle du désert, c'est-à-dire 60 000 milles carrés. Cette immense étendue des prairies dit assez que leur caractère géologique doit varier. La prairie qui touche au désert renferme comme son voisin des terrains secondaires, tandis qu'à ses extrémités elle possède des roches de transition, par exemple, les stratifications calcaires de la rivière Rouge et les terrains houillers des différentes branches de la Siskatchewan. L'âge silurien l'avoisine et se confond quelquefois avec le système dévonien. D'immenses dépôts de sulfate de soude se trouvent près des couches calcaires et ailleurs. Les vallées des rivières, les desséchements dans la forêt multiplient partout les terrains modernes. D'épaisses couches alluviales sont là, et, quand elles ont un certain âge, elles se couvrent de couches végétales quelquefois aussi très-profondes.

Le pauvre colon qui a travaillé au défrichement de nos épaisses forêts du Canada, qui n'a pu ensemencer sa terre qu'après avoir fait une guerre terrible aux géants qui la couvrent, qu'après l'avoir creusée profondément pour en extraire les innombrables et énormes racines, celui-là conçoit tout naturellement une certaine répulsion pour les terrains bien boisés; il a dépensé trop d'efforts et trop épuisé ses ressources pour croire à la supériorité de ces sortes de terrains. Il lui semble que le pays ouvert, où il n'y a pour ainsi dire qu'à mettre la charrue

dans le sol, est un pays fortuné. A ce point de vue, les prairies ont un avantage incontestable, mais comme rien n'est parfait ici-bas, cet avantage a sa désolante compensation dans l'excessive rareté du bois de service et du bois de chauffage. Le temps loin d'apporter remède à ce malheur ne fait que l'augmenter : le feu qui détruit les forêts elles-mêmes dépouille les prairies du peu d'avantages qu'elles possèdent à cet égard, ou plutôt la prairie ne fait que remplacer la forêt. J'ai traversé des parties bien boisées où quelques années après j'ai souffert du froid, ne trouvant pas de quoi alimenter le plus petit foyer. Ces incendies sont d'autant plus fréquents que le nombre des voyageurs est plus grand ; il devient d'autant plus difficile de les prévenir, qu'ils trouvent dans leurs désastres précédents un aliment plus considérable et plus facile.

Au chasseur de bison, la prairie est un pays à nul autre pareil, c'est là qu'est son empire d'hiver comme d'été ; c'est là qu'il éprouve un bonheur véritable à lancer son rapide coursier à la poursuite d'une proie naguère encore si abondante et si facile. C'est là que, sans obstacle pour ainsi dire et sans travail, il trace des routes, franchit des espaces et jouit d'un spectacle souvent grandiose, quoique un peu monotone.

Vue à la saison des fleurs, elle est vraiment belle, la prairie, puisque, sur son fond de verdure, elle est toute émaillée de couleurs diverses. C'est un riche tapis dont les nuances variées semblent disposées par des mains d'artistes; c'est une mer qui, au moindre souffle, ondule ses flots odoriférants. Cette prairie, quelquefois si unie qu'elle semble un horizon artificiel, s'acccidente tout à coup pour former la prairie ondulée (*rolling prairies*). Sa beauté alors augmente ; mille petits tertres s'élèvent d'ici, de là, et donnent, dans leur variété presque régulière, l'idée des ondulations de l'Océan au milieu d'une grande

tempête. Il semble que la main puissante du Dominateur des mers, pour se rire de la fureur des flots, les a saisis dans leur soulèvement et, par un ordre absolu, les a transformés en une terre solide. Sur plusieurs points des blocs erratiques, vus dans le lointain au sommet des dunes ou des tertres, semblent l'écume pétrifiée de ces ondes moutonnantes. Ailleurs la prairie est plantée de massifs, parsemée de lacs aux contours aussi agréables que variés; là sont des bassins que l'on dirait être des réservoirs destinés à faire jouer les grandes eaux, et dont les falaises portent l'empreinte visible des différents niveaux que l'Artiste suprême a assignés à ces étangs desséchés. A part la beauté âpre et sauvage des grandes montagnes, à part la vue d'une grande nappe d'eau baignant une belle rade, le tout en dehors de ce que l'art a ajouté à la beauté naturelle, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus beau, du moins de plus joli, de plus gracieux que certains points des prairies accidentées. On se croirait facilement dans un parc immense dont le riche propriétaire aurait mis à contribution le talent le plus expérimenté. Au millieu de ces touffes, de ces bosquets, de la riche verdure, de fleurs variées, de lacs sans nombre, on se demande où est le maître à qui appartiennent ces troupeaux nombreux qui paissent tranquilles dans le lointain? Qui a apprivoisé cette gazelle si légère, si gracieuse, qui semble venir saluer nos voyageurs, que la crainte écarte, que la curiosité ramène? Ces bandes de loups qui se jouent autour de vous, qui aboient, hurlent et sifflent tour à tour, sont-elles la meute impatiente qui attend le signal pour s'élancer à la poursuite du gibier? Puis, à l'automne, quelle variété, quelle quantité d'oiseaux aquatiques couvrent tous ces lacs! Des canards s'y jouent par milliers; le cygne, cet habitué de toutes les belles pièces d'eau artificielles, est là, flottant avec une majes-

tueuse négligence et roucoulant son chant mystérieux. Oh! oui, elle est belle, la prairie! et puisqu'il ne nous manque ici que des habitants et des habitations, il est certains points que j'indiquerais volontiers aux amateurs.

Je ne m'étonne pas de l'impression produite sur les touristes pendant les délices véritables d'une excursion au milieu de ces plaines, à la belle saison. Des hommes dont le témoignage doit faire autorité ont peut-être quelquefois subi cette délicieuse influence, et accordé aux prairies une préférence à laquelle elles n'ont pas droit sous tous les rapports. Voici venir la fin d'août. Déjà le froid nous menace; de fortes gelées préviennent la maturité des céréales et les exposent à une ruine complète. D'autres fois cet inconvénient aura été le résultat d'une trop grande sécheresse. Nous sommes sur les limites du désert; ses vents brûtants se ruent sur la prairie, qu'aucun point élevé ne protége; le vent glacial, venu des terres arctiques sans beaucoup plus d'obstacles, combat son violent rival, et la prairie, théâtre de cette lutte, voit de nombreux ouragans, des chutes de grêle bien pernicieuses aux moissons; des grêlons énormes sont tombés dans ces prairies; sur des espaces considérables, non-seulement le foin est détruit, mais le sol est comme hersé. Puis souvent, trop souvent, le désert lance contre la prairie ses myriades de sauterelles dont les escadrons serrés sont des phalanges dévorantes qui ne craignent pas d'affamer le pauvre colon. Nous sommes en hiver, qui commence avec le mois de novembre et se prolonge plus ou moins en avril, et, grand Dieu! quel hiver!... Il faut avoir voyagé au milieu de ces vastes plaines, il faut avoir bivouaqué pendant des semaines entières au milieu de ces océans de neige pour comprendre combien le bois y est rare, combien pourtant il est nécessaire. Ces massifs, ces bosquets, cette lisière aux bords des rivières et de quelques cou-

lées bornent sans doute l'espace, diversifient la scène, brisent l'horizon, réjouissent la vue du touriste qui n'a besoin que d'agréments et qui se contente d'une touffe de verdure, parce qu'elle plaît à ses regards et le protége, pendant sa sieste, contre les ardeurs d'un soleil brûlant; mais comme toute cette beauté se flétrit, comme elle meurt avec les feuilles qui l'entretiennent!

J'ai voyagé dans les prairies du département du Nord; je les ai traversées à plusieurs reprises, et j'en suis encore à me poser la question : Que ferait une population nombreuse au milieu de ces plaines? J'excepte les prairies du haut de la branche nord de la Siskatchewan, où le voisinage des montagnes Rocheuses assure une partie du bois nécessaire aux établissements qu'on y formerait. J'excepte encore la vallée de la rivière Rouge et le bas de l'Assiniboine, parce que là les prairies touchent encore à la forêt. Je ne vois pas, dans le reste des plaines, les éléments nécessaires à des établissements prospères. J'ai lu des rapports magnifiques sur ces pays; on en faisait ressortir tous les avantages; on indiquait particulièrement la quantité de bois. Le livre en main j'ai vu le pays décrit, et je me suis demandé : Qui donc rêve, ou de l'auteur ou du lecteur?

Les seuls bois de quelque importance dans les prairies, comme bois de service, sont les différentes espèces de peupliers, mais surtout le tremble et quelques bouleaux; dans le haut de la Siskatchewan, à quelques points bien rares sur son parcours, on trouve de plus des épinettes blanches et quelques mélèzes. En dehors de la vallée de la rivière Rouge et du bas de l'Assiniboine, il n'y a point de bois dur; il n en existe point à l'ouest du 101e degré de longitude occidentale, où les quelques individus de ces espèces que l'on rencontre encore, isolés et chétifs, auprès de cette limite, ne peuvent point offrir une ressource.

Je dis donc que, depuis le 101e degré jusqu'aux montagnes Rocheuses, distance d'environ 900 milles, il n'y a pas de quoi faire une roue solide. Le bouleau est sans doute un joli bois d'ébénisterie; mais il résiste très-peu aux intempéries des saisons et ne peut être employé dans les ouvrages qui exigent la solidité; d'ailleurs, cette espèce est bien peu commune dans les prairies. Une exploration s'est faite à travers ces plaines dans le but d'y établir un télégraphe électrique. On a beaucoup accusé ceux qui avaient eu cette pensée et qui ne lui ont pas donné cours. On aurait été plus indulgent si on avait connu le rapport de l'ingénieur consciencieux qui avait fait ces explorations. La difficulté, ou plutôt l'impossibilité morale de se procurer des poteaux de télégraphe a fait renoncer au projet.

En présence de ces faits, je serais tenté de regarder comme trop étroites les limites que j'ai assignées au désert, puisque, en définitive, au point de vue économique, il absorbe près de la moitié de la superficie des prairies, c'est-à-dire tout le centre, n'en laissant à l'occupation possible que les extrémités. Il est vrai de dire, en général, que le sol des prairies est très-fertile, quoique le centre n'ait certainement pas le degré de fertilité qu'on a reconnu aux extrémités. Nous l'avons déjà dit, le climat est partout rigoureux; cependant les rigueurs de nos hivers n'empêchent pas les chaleurs excessives de nos étés; nous avons l'extrême chaud comme l'extrême froid. N'ayant jamais eu l'avantage de posséder des instruments sur l'exactitude desquels je puisse compter, je n'ose point donner ici les tableaux météorologiques que j'ai en ma possession. Le thermomètre commun à esprit de vin que je possède a été consulté tous les jours depuis dix ans; son échelle centigrade a, pendant ce laps de temps, marqué trois fois 40 degrés au-dessous de zéro,

comme aussi il s'est élevé trois fois jusqu'à 40 degrés de chaleur, voire même, un jour jusqu'à 43 degrés. Pendant des mois entiers d'hiver nous avons une moyenne de 30 degrés au-dessous de zéro, le matin, comme des mois d'été nous ont donné aussi, en moyenne, 30 degrés à l'ombre, en plein midi. Je me contenterai de ces quelques chiffres; il en faudrait trop pour donner une idée exacte de notre température ou de son adaptabilité à la culture. Des idées exactes à cet égard ne peuvent se baser que sur une série d'observations de plusieurs années, à tous les jours et à différentes heures du jour et de la nuit. Au point de vue de la culture, on ne peut avoir que de fausses idées de notre climat si on se contente d'étudier la température moyenne de chaque mois, puisque cette température moyenne n'exclut pas les abaissements soudains et très-violents, qui, pour être passagers, n'en ont pas moins une très-pernicieuse influence sur les produits du sol, quoique cette influence ne se trouve pas exprimée par les chiffres indiquant la température moyenne. Toute la région des prairies est sujette à ces variations subites, qui souvent causent des désastres immenses. Nous avons vu toutes nos récoltes souffrir beaucoup d'une forte gelée, dans la nuit du 9 au 10 août, et cela quoiqu'il fît, pendant ces deux jours, une chaleur intense.

La fonte des neiges est très-prompte dans les prairies, parce qu'il y en a peu et que le pays est ouvert; en sorte que l'on peut très-souvent ensemencer les terres dans la dernière quinzaine d'avril. Cet avantage est malheureusement souvent détruit par les gelées du mois de mai. Notre thermomètre nous a déjà indiqué 15 degrés de froid dans une nuit du 14 au 15 mai, tandis que le même thermomètre, dans le même mois de la même année, avait déjà marqué jusqu'à 25 degrés de chaleur. Ces changements violents et subits enlèvent en réalité au climat

des prairies la supériorité que semblerait lui promettre la moyenne de sa température.

Ces chiffres de la température moyenne des différents mois, pendant une année où ces observations très-limitées ont déterminé le tracé des lignes isothermes auxquelles une plus grande expérience prouve que l'on ne peut pas se fier, ne peuvent servir de base, puisque, je le répète, une seule nuit suffit pour détruire toute analogie avec les pays indiqués par ces mêmes lignes

Aujourd'hui, 8 avril, notre thermomètre marque encore 22 degrés au-dessous de zéro, tandis que les derniers jours de mars semblaient nous promettre un printemps très-prompt.

Voici la distribution ordinaire des saisons et leur caractère le plus saillant :

Printemps. — Du 15 avril au 31 mai. Vent froid et désagréable, fortes gelées pendant la nuit.

Eté. — Juin, juillet, août. Chaud, peu de pluie, vent violent, nuits froides dans la dernière partie d'août.

Automne. — Septembre, octobre. Calme, serein, saison très-agréable, nuits généralement très-froides, chaleur souvent intense pendant le jour, excepté la dernière semaine d'octobre. Notre automne n'a pas de pluie ou n'en a que très-peu, ce qui explique les désastreux incendies de cette époque de l'année dans les prairies.

Hiver. — Novembre, décembre, janvier, février, mars et la première moitié d'avril. Peu de neige, froid piquant, vif, constant et très-sec jusqu'au mois de mars. Atmosphère généralement très-pure, comme dans le reste de l'année.

J'ai lu quelque part que le climat sous lequel nous vivons n'est pas très-rigoureux, même en hiver, et cette assertion faite par quelqu'un qui avait vu le pays en été s'appuyait sur ce que les sauvages et métis couchent en

plein air sans autre abri qu'une couverture et une peau de Buffalo. Tout en comprenant fort bien la valeur de cette assertion pour ceux qui n'ont pas l'expérience de la chose, tout le monde ici sait qu'elle n'a aucun poids. Je ne suis point sauvage ni métis; pourtant que de nuits d'hiver j'ai passées à la belle étoile, sans même une peau quelconque! S'ensuit-il que la température était douce? Non, puisque souvent le mercure restait gelé pendant des semaines entières. On ne sait pas ce que l'on peut endurer à moins d'être à l'épreuve. Si l'on nous dit que les chevaux passent l'hiver dehors, je répondrai tout simplement qu'ils font la même chose à Athabaskaw et jusqu'à la rivière Mackenzie, où pourtant l'intensité du froid est assez grande. Ce fait, si singulier pour ceux qui n'ont pas habité ce pays, au lieu de prouver la douceur du climat, prouve au contraire la continuité du froid. Non-seulement la neige ne fond point en hiver, mais elle ne s'amollit même pas, en sorte qu'elle ne se gèle pas, ne forme pas ce que l'on connaît si bien en Canada sous le nom de *croûte;* elle tombe aussi en moins grande quantité qu'en Canada. Le cheval peut en piochant dégager facilement le foin qu'elle recouvre et s'en nourrit, ce qui serait impossible si la neige se durcissait. La preuve de cette assertion nous est fournie par certains hivers moins rigoureux que les autres. Si, par exception, il pleut pendant l'hiver, s'il y a du dégel, si, en un mot, l'hiver est plus doux, il devient funeste aux chevaux qui hivernent dehors. Cet hiver-ci nous en offre un exemple frappant. Nos chevaux ici, à la rivière Rouge, où l'hiver est très-rigoureux, hivernent dehors; dans le territoire de Dacota, où il a plu en décembre, les chevaux qui sont dehors meurent en grand nombre. Le cheval, pour être un animal des climats plus tempérés, n'en résiste pas moins aux rigueurs de la plus basse température. L'étonnement de

voir hiverner des chevaux en plein air n'est pas autre chose que celui qu'éprouvent les Européens lorsqu'ils voient nos chevaux du Canada rester dehors des heures entières après de longues courses, et n'en pas ressentir le moindre inconvénient. Le fait que les chevaux peuvent demeurer sans étable ne prouve donc pas la douceur du climat, mais tout simplement l'abondance et la supériorité des immenses pâturages laissés à leur disposition. Là, en effet, se trouve le mérite incontestable des régions des prairies. S'il leur manque beaucoup de choses pour abriter les hommes et fournir à plusieurs industries, elles ont de quoi nourrir un nombre infini de bestiaux, non-seulement à cause de leur étendue, mais aussi par la nature même et la richesse de leurs produits, qui valent les meilleurs prés de trèfle. On sait que dans les pays froids l'herbe acquiert une force nutritive, que ses sucs n'ont point le temps de développer sous des climats plus doux. C'est à tel point que nos animaux de boucherie s'engraissent dans les prairies naturelles sans aucun secours, et quand l'animal est dans les conditions de santé, il atteint assez rapidement un état qui le rend digne des meilleurs marchés. Le souvenir de ce qui s'est passé ici l'été dernier devrait me faire ajouter que ces pâturages ont et auront peut-être toujours l'inconvénient d'être exposés aux insectes qui, réunis en nuages épais, tourmentent les bestiaux. Somme toute, pourtant, ces prairies sont d'une ressource immense et incomparable pour l éducation du bétail. Je regrette beaucoup de ne pouvoir leur assigner une prépondérance égale pour l'ensemble des autres conditions nécessaires, ce me semble, à des établissements considérables et prospères. Au risque de paraître rétrograde au delà des limites du possible, j'ose dire, en définitive, que les prairies, telles que je les ai circonscrites, ou ce que l'on est convenu d'appeler *la région fertile*

(*fertile belt*) du département du Nord, n'ont pas plus de la moitié de leur superficie propre à la colonisation, et que l'autre moitié n'a pas tous les avantages qu'on lui a assignés. Qu'on ne m'en veuille pas de déranger la symétrie de cette ceinture fertile que l'on a aussi nommée *l'Arc-en-ciel de l'Ouest*. Nous retrouverons dans la forêt plus de terres arables que nous n'en avons perdues dans la prairie.

3° *La forêt*. — Nous désignons ainsi toute la portion du département du Nord dont nous n'avons pas encore parlé et qui offre une superficie d'environ 480 000 milles carrés. Située entre la partie septentrionale et la région des prairies, la forêt revêt quelquefois un peu du caractère de l'une ou de l'autre. Comme nous l'avons dit plus haut, les prairies l'envahissent; servies par l'élément destructeur, elles se sont rendues tout près des bords des lacs la Biche et Froid, au nord de la rivière au Castor. Plus à l'ouest, il leur a plu d'aller saluer le haut du fleuve Athabaskaw. La rivière à la Paix, voire même celle du Liard, a ses prairies. Cependant, comme toutes ces petites divisions et distinctions nécessaires dans le détail ne le sont pas autant dans une étude d'ensemble, nous maintiendrons le titre que nous avons adopté en nommant *la forêt* tout ce qui est contenu entre les limites que nous avons tracées pour distinguer la partie septentrionale de la partie méridionale, et la ligne que nous avons indiquée comme borne des prairies.

Dans la forêt, telle que nous la bornons, on trouve à peu près tous les caractères géologiques des autres divisions. Les roches cristallines qui la bordent presque dans toute son étendue y pénètrent à l'extrémité sud-est. A l'ouest du lac Winnipeg commence le système silurien, qui avoisine les roches primitives presque sans interruption, jusqu'aux montagnes Rocheuses. Puis viennent les

autres formations qui se partagent ce vaste domaine.

Si le mot de *forêt* entraîne avec lui, pour le colon qui la défriche péniblement, l'idée de travail, de souffrance, souvent de misère, ce mot sonne tout autrement à l'oreille du bûcheron intrépide qui va demander à ces énormes produits du sol leur contingent de richesses, leurs indispensables ressources pour faciliter la colonisation, la navigation, les arts, les métiers; pour donner au riche le luxe de ses ameublements, de ses équipages; au pauvre les ustensiles nécessaires à son travail; à tous une partie plus ou moins considérable de leur habitation. Le Canadien qui visite les chantiers ou les ports de son pays, qui examine les richesses si utiles, amoncelées sur ses différents marchés de bois, ne peut se dispenser d'éprouver un sentiment de complaisance à la pensée que ce sont ses immenses forêts qui ont donné ces produits si riches, si variés, si volumineux.

La collection des bois du Canada, à l'exposition universelle de 1867, a excité l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui lui ont donné quelque attention. Pourquoi faut-il que ce sentiment de complaisance et d'admiration ne soit pas aussi vif chez ceux qui étudient les forêts du département du Nord? Voici, au reste, la liste des ligneux les plus importants qui sont les produits des forêts du département du Nord. J'ai emprunté au *Catalogue des végétaux ligneux du Canada*, par l'abbé Ovide Brunet, ainsi qu'à celui de sir John Richardson, la classification de ces plantes telle qu'elle est indiquée ci-dessous. Nos forêts peuvent renfermer quelques autres bois, mais nous ne connaissons que ceux dont nous parlons ici:

CONIFERÆ.

Pin rouge.........	*Red pine*............	Pinus resinosa.
Pin blanc.........	*White pine*.........	Pinus strobus.
Cyprès...........	*Grey pine*..........	Pinus banksiana.

Sapin	*Balsam fir*	**Abies balsamea.**
Epinette blanche	*White spruce*	**Abies vel picea alba.**
Epinette noire	*Black spruce*	**Abies vel pinus nigra.**
Epinette grise	*Grey spruce*	**Abies vel pinus grisea.**
Epinette rouge	*Pamarack*	**Larix Americana vel microcarpa.**
Cèdre blanc	*White cedar*	**Thuja occidentalis.**
Cèdre rouge	*Red cedar*	**Juniperus Virginiana.**
Genevrier commun	*Common juniper*	**Juniperus communis.**

CUPILIFERÆ.

Chêne rouge	*Red oak*	**Quercus rubra.**
Chêne de brin	*Post oak*	**Quercus obtusiloba.**
Noisetier	*White hazel nut*	**Corylus Americana.**
Noisetier coudrier	*Beaked hazel nut*	**Corylus rostrata.**
Bois dur	*Iron wood*	**Ostrya Virginica.**

SALICACEÆ.

Parmi les nombreuses espèces de saule on remarque surtout : *la salix rostrata* et *la salix longifolia.*

Tremble	*Aspen*	**Populus tremuloides.**
Liard	*Balsam poplar*	**Populus balsamifera.**
Liard	*Cotton wood*	**Populus grandidentata.**

BETULACEÆ.

Bouleau blanc	*Canoe birch*	**Betula papyracea.**
Bouleau nain	*Alpine birch*	**Betula nana.**
Bouleau de savane	*Low birch*	**Betula pemila vel glandulosa.**
Aune vert	*Green alder*	**Alnus viridis.**
Aune commun	*Common alder*	**Alnus incana.**

ULMACEÆ.

Orme blanc	*White elm*	**Ulmus Americana.**
Orme gras	*Slippery elm*	**Ulmus fulva.**

OLEACEÆ.

Frêne blanc	*White ash*	**Fraxinus Americana.**
Frêne gras	*Black ash*	**Fraxinus sambucifolia.**

ACERINEÆ.

Erable	*Sugar maple*	**Acer saccharinum.**
Plaine	*Red maple*	**Acer rubrum.**
Plaine bâtarde	*Dwarf maple*	**Acer spicatum vel montanum.**
Bois noir	*Striped maple*	**Acer Pensylvanicum.**
Erable à giguère	*Ash leaved maple*	**Negundo fraxinifolium.**

TILIACEÆ.

Tilleul	*Bass wood*	**Tilea americana.**

CORNEÆ.

Osier	*Red osier*	**Cornus stolonifera vel alba.**

VITACEÆ.

Vigne sauvage.....	*Winter grape*........	Vitis cordifolia.
Vigne vierge.......	*Wood bine*..........	Ampelopsis quinquefolia.

ROSACEÆ.

Rosier. Il y a plusieurs rosiers sauvages : *rosa Woodsii*, *rosa Carolina*, *rosa blanda*, *rosa majalis*.

Prunier sauvage....	*Wild plum*..........	Prunus Americana.
Petit merisier......	*Wild redcherry*	Prunus Pensylvanica.
Cerisier à grappes .	*Choke cherry*	Prunus Virginiana.
Cerises des sables..	*Dwarf cherry*	Prunus pumila.
Cerisier noir	*Black cherry*........	Prunus serotina.
Bois à sept écorces	*Nine bark*	Spiræa opulifolia.
Thé canadien......	*Common meadow sweet*.............	Spiræa salicifolia.
Framboisier.... ..	*Wild red raspberry*..	Rubus strigosus.
Framboisier noir ..	*Black raspberry*....	Rubus strigosus
Catherinettes......	*Dwart raspberry.* ...	Rubus occidentalis.
Framboisier a fleurs blanches..	*White flowering raspberry*	Rubus triflorus.
Chicoute..........	*Bake apple*.........	Rubus nutkanus
Ronce du Nord....	*Bramble*..	Rubus chamæmorus.
Pommetier rouge..	*Scarlet fruited thorn.*	Rubus arcticus et rubus acaulis.
Pommetier jaune ..	*Pear thorn*..........	Cratægus coccinea (Bourgeau .
Senellier..........	*Cockspur*........ ...	Cratægus tomentosa (Bourgeau).
Guenle noire......	*Choke berry*	Cratægus crus galli.
Cormier, masquabina...........	*Canadian mountain ash*..............	Pyrus arbutifolia.
Petites poires......	*Shad brish*.........	Pyrus Americana.
		Amelanchier Canadensis.

Cette famille nous fournit de plus la délicieuse fraise des champs.

GROSSULACEÆ.

Groseillier sauvage.	*Wild gooseberry*	Ribes cynosbata.
— — .	*Sharp thorned gooseberry*.	Ribes oxyacathoides.
— — .	*Smooth gooseberry*..	Ribes hirtellum.
— — .	*Swamp gooseberry*..	Bibes lacustre.
Gadellier sauvage..	*Red currant*	Ribes rubrum.
— — ..	*Fetid currant*	Ribes prostratum.
Gadellier noir	*Wild blaek currant*..	Ribes floridum.
Gadellier sauvage..	*Common gooseberry.*	Ribes Hudsonianum.

CAPRIFOLIACEÆ.

Graine d'hiver.....	*Snow berry*	Symphoricarpus racemosus.
Graine de loup.....	*Wolf berry*..........	Symphoricarpus occidentalis.
Chèvre-feuille......	*Small honey-suckle*..	Lonicera pariflora.
—	*Fly honey suckle*....	Lonicera ciliata.
—	*Mountain honey-suckle*..............	Lonicera cerulea.
—	*Bush honey-suckle*...	Diervillia trifida.
Sureau blanc......	*Black fruited elder* ..	Sambucus Canadensis.
Sureau rouge......	*Red fruited elder*....	Sambucus racemosa vel pubens.
Bourdaine.........	*Ship berry*..........	Vibernum lentana.
	Maple leaved arrow wood............	Vibernum acerifolium.
Bois d'original.....	*High cramberry.* ...	Vibernum opulus.
Pembina..........	*Cramberry*.........	Vibernum edule.

ERICACEÆ.

Thé de Gaulthier ...	*Tea berry*	Gaulteria procumbens.
Sac a commis......	*Bear berry*..........	Arctostaphylos uva ursi.
Herbe a caribou ...	*Alpine bear berry*...	Arctostaphylos Alpina.
The du Labrador...	*Labrador tea*	Ledum palustre.
The veloute.......	— —	Ledum latifolium.
Petit thé sauvage ..	*Snow berry*	Chiogenes hispidula.
Bluet nain.........	*Dwarf blueberry*	Vaccinium Peusylvanicum.
Bluet du Canada...	*Canada blueberry*...	Vaccinium Canadensi.
Mûre	*Bog bilberry*	Vaccinium uliginosum.
—	— —	Vaccinium myrtilloides.
—	*Dwarf bilberry*	Vaccinium cæspitosum.
Pomme de terre...	*Cow berry*.	Vaccinium vitis idea.
Atoca de Maskeg ..	*Small cramberry*.....	Vaccinium oxycocus.
Atoca............	*Common American cramberry*	Vaccinium macrocarpon.

Au premier coup d'œil, la nomenclature qui précède semble assigner à nos forêts une richesse qu'elles sont loin de posséder dans toute leur étendue, et cela parce que plusieurs espèces de bois n'ont dans ce pays qu'une aire très-limitée. Des familles entières partagent cette exclusion, comme nous allons l'indiquer dans les remarques suivantes. L'érable proprement dit et le bois dur touchent à peine l'extrémité sud-est du departement du Nord. Trois espèces de plaines y pénètrent un peu ; mais surprise de l'isolement où les laisse l'érable, elles ne vont pas plus loin que le lac des Bois. Le pin rouge et le pin blanc s'arrêtent au lac Winnipig. Les deux espèces de cèdres, de chênes, d'ormes, de frênes, de vignes, le tilleul, le prunier, tout en étant partout dans le pays d'une qualité bien inférieure aux mêmes espèces qui se trouvent en Canada, sont de plus limités à un espace très-peu étendu, puisqu'ils n'existent pas au delà du 100[e] méridien et que les quelques individus qu'on y rencontre encore isolés n'ont absolument aucune valeur. L'érable du pays (*negundo fraxinifolium*) dont le sucre ressemble assez à celui de l'érable proprement dit, a sa limite occidentale au 107[e] méridien et sa limite septentrionale au 55[e] parallèle.

Ces restrictions faites, il ne reste plus parmi les arbres

de haute futaie, du moins à l'ouest du 100e degré de longitude que des peupliers, différentes espèces d'épinettes, le cyprès, le sapin et le bouleau. L'épinette blanche est notre plus beau et plus utile bois, l'épinette rouge, le seul bois de durée, et le bouleau le seul d'ébénisterie. Le cyprès n'atteint que rarement des proportions qui en permettent l'usage dans les constructions considérables. Le sapin est encore plus petit. Les arbustes a baies se trouvent partout suivant la nature des terrains.

Ce qui précède prouve assez que nos forêts non-seulement sont privées de l'importance de celles du Canada, mais qu'elles n'ont pas dans leur plus grande partie les espèces de bois nécessaires aux choses les plus utiles de la vie, et que, sous ce rapport, elles laissent beaucoup à désirer, même aux moins exigeants. La rivière la Pluie, le lac des Bois, la rivière Winnipig, les îles du lac de ce nom, les terres entre le lac des Bois et la rivière Rouge sont les seules parties bien boisées quant aux espèces, et seront d'une ressource immense pour la colonie d'Assiniboia, où on sent déjà le besoin de ce secours éloigné : la belle lisière qui bordait autrefois la rivière Rouge et l'Assiniboine a déjà subi une atteinte désastreuse.

Sur plusieurs points de ce que nous appelons *la forêt* et à des distances quelquefois très-considérables, les espèces les plus utiles qui occupaient autrefois le sol ont été complétement détruites. Au centre de ces forêts, le feu fait un dommage incalculable et irréparable. C'est un spectacle hideux que l'aspect de ces bois victimes d'un premier incendie. Les grands troncs à demi calcinés sont là debout sans branches, sans séve, sans vie, attendant tristement qu'un second incendie ou un vent violent les étende sur le sol dépouillé. Ils y gisent ensuite entassés dans une horrible confusion, jusqu'à ce que l'élément destructeur les attaquant une troisième fois les détruise

complétement. Leurs cendres, quels qu'ils aient été, servent ordinairement à nourrir une pépinière de trembles qui presque invariablement succède à la forêt primitive, excepté pourtant sur les coteaux de sable où le pin cyprès repousse sa racine pivotante.

Après avoir donné la liste de nos bois les plus importants, nous voudrions compléter ce genre d'information en donnant toute la flore du nord-ouest. Comme il nous est impossible d'accomplir ce désir, nous y suppléons en donnant l'analyse de la collection des plantes faite par M. Bourgeau, botaniste, attaché à l'expédition du capitaine Palliser, pendant les années 1857, 1858, 1859.

Analyse de la collection de plantes faite par M. Bourgeau (Expédition de Palliser).

Cette analyse est l'énumération des Genera et Species et l'étendue des familles.

ÉTENDUE.	FAMILLES.	GENERA.	SPECIES.	INDÉTERMINÉES.	Dans l'Amérique britannique septentrionale. GENERA.*	SPECIES.*	ÉTENDUE	FAMILLES.	GENERA.	SPECIES.	INDÉTERMINÉES.	Dans l'Amérique britannique septentrionale. GENERA.*	SPECIES.*
a.	Ranunculaceæ...	11	32	—	18	72	b.	Elagneæ	2	3	—	2	3
d.	Minispermaceæ..	1	1	—	1	1	c.	Euphorbiaceæ...	1	1	—	2	8
c.	Berberideæ......	1	1	—	3	5	a	Salicaceæ.......	1	28	—	1	44
b.	Sarraceneæ.....	1	1	—	1	1	d.	Cannabinaceæ...	1	1	—	2	2
d.	Nymphaceæ.....	1	1	—	3	4	b.	Betulaceæ.......	2	4	—	2	11
a.	Papaveraceæ....	1	1	—	3	3	b.	Typhaceæ.......	2	3	—	2	4
b.	Fumariaceæ.....	1	2	—	4	9	b.	Naiades.........	[illegible]	4	—	4	14
a.	Cruciferæ	14	31	7	25	104	d.	Hydrocharideæ..	1	1	—	2	2
d.	Capparideæ.....	2	2	—	2	2	b	Irideæ..........	2	2	—	2	8
d.	Cistineæ........	1	1	—	3	5	b.	Melanthaceæ.....	4	4	1	5	5
b.	Violaceæ........	1	8	—	1	18	d	Commelynaceæ..	1	1	—	0	0
b.	Polygalaceæ.....	1	3	—	1	7	a.	Gramineæ.......	33	62	—	49	153
b.	Droseraceæ ...	1	1	—	2	9	a.	Lycopodiaceæ...	1	4	—	2	12
b.	Lineæ	1	2	—	1	3	d.	Loaseæ.........	1	1	—	1	3
a.	Caryophylleæ....	6	17	3	12	66	d	Cactaceæ........	1	4	4	1	2
d.	Paronychieæ....	1	1	—	2	2	c	Cucurbitaceæ...	1	1	—	2	2
c.	Malvaceæ.....	1	1	—	3	5	a.	Saxifrageæ	4	15	—	8	56
d.	Tiliaceæ........	1	1	—	2	2	b.	Umbelliferæ.....	10	14	1	28	39
d.	Hypericineæ....	1	1	—	1	8	d	Loranthaceæ....	1	1	—	1	1
c.	Acerineæ.......	2	3	—	2	8	b	Caprifoliaceæ....	6	13	—	7	24
c.	Oxalideæ	1	1	—	1	5	a.	Compositæ......	10	112	8	70	321
c.	Geraniaceæ.....	1	4	—	2	6	a	Campanulaceæ...	1	2	—	1	8
b.	Balsamineæ.....	1	2	—	1	2	b	Vaccinieæ.......	2	5	—	1	16
d.	Rhamneæ.......	2	2	—	2	6	b	Pyrolaceæ......	2	4	—	5	16
d.	Anacardiaceæ...	1	2	—	1	6	d.	Oleaceæ........	1	1	—	1	3
a.	Leguminosæ.....	13	50	7	26	98	c	Apocyneæ......	1	2	—	1	4
a.	Rosaceæ........	16	48	7	24	124	a	Polemoniaceæ.	3	5	—	3	13
b.	Halorageæ.......	3	4	—	4	10	c	Convolvulaceæ..	1	1	—	3	6
a.	Onagrariæ.......	3	13	2	6	28	b	Boragineæ....	8	17	2	5	27
b.	Grossularieæ....	1	7	—	1	16	b	Verbenaceæ.....	1	1	—	2	7
b.	Crassulaceæ.....	1	2	—	2	3	b.	Lentibularieæ ...	2	2	—	2	8
b.	Araliaceæ.......	1	3	—	3	7	d	Nyctagineæ.	2	2	—	2	3
b.	Corneæ.........	1	4	—	1	7	c.	Amaranthaceæ...	1	1	—	1	6
c.	Rubiaceæ.......	2	5	—	5	15	b.	Santalaceæ	1	2	—	1	2
b.	Valerianaceæ ...	1	1	—	2	6	d.	Aristolochiæ.....	1	1	—	1	1
d.	Lobeliaceæ......	1	1	—	1	6	c.	Cupuliferæ......	3	4	1	5	15
a.	Ericaceæ........	7	9	—	10	40	b	Salicineæ.......	1	3	—	1	4
b.	Primulaceæ.....	7	10	—	8	23	b.	Urticaceæ.......	3	3	—	4	8
b.	Gentianaceæ.....	2	6	—	8	34	b.	Coniferæ........	5	13	4?	7	20
c.	Asclepiadeæ.....	2	5	—	1	11	b.	Aroideæ........	3	3	—	6	9
b.	Hydrophylleæ...	1	1	—	2	5	c	Alismaceæ.	3	5	—	2	3
c.	Solaneæ........	2	5	2	5	8	b	Orchideæ.......	8	13	—	16	54
b.	Labiatæ.........	9	9	—	24	40	b	Liliaceæ........	11	20	—	16	45
a.	Scrophulaineæ..	7	24	2	20	74	a.	Junceæ.......	2	13	3	2	23
b.	Plantagineæ.....	1	2	—	1	5	a	Cyperaceæ	5	68	4	8	218
a.	Polygonaceæ....	4	14	—	5	31	b.	Filices..........	13	17	—	17	47
b.	Chenopodeæ....	8	17	1	8	20							

Nota. — Les plantes marquées (*a*) s'étendent jusque dans la province arctique, (*b*) dans la zone circum-arctique, (*c*) dans le district central ou zone boisée. (*d*) les familles qui appartiennent au district du Canada ou de la côte Pacifique, ou au district aride du Centre.
Les colonnes marquées d'un astérisque sont empruntées aux tables donnees dans *Arctic searching expedition*, by sir John Richardson, 1851, vol. II, p. 322.

Sommaire de la collection précédente par M. Bourgeau.

819 species.
349 genera.
92 familles.

De ces familles :

a. 19 s'étendent dans la province arctique;
b. 40 s'étendent dans la zone subarctique;
c. 14 s'étendent dans le district central de la zone boisée;
d. 29 sont restreintes dans leur étendue au district central aride, ou aux districts boisés, oriental et occidental.

Des mêmes familles, ont été énumérées par Richardson dans l'Amérique septentrionale britannique et russe :

471 genera.
2 155 species.
118 familles.
509 genera.
1 725 dicotiylédones.
554 monocotylédones.

2 279 species.

La région que nous désignons sous le non de *la forêt* renferme une foule de lacs. Les uns sont immenses, comme le lac Winnipeg, d'autres en grand nombre, ont une étendue de douze à vingt lieues, puis une foule incalculable d'autres lacs de toutes les dimensions. C'est à tel point dans certains districts, que les sauvages qui sillonnent leurs terres, le font presque toujours en petits canots qu'ils portent d'un lac à l'autre. J'en ai traversé jusqu'à vingt en un même jour en hiver, et pendant six jours de marche, je ne crois pas avoir franchi 10 milles sur la terre ferme; pourtant je ne suivais pas la route des canots. Cette observation nous conduit à dire qu'une très-grande partie de la forêt est de l'eau, ce qui entraîne une déduction énorme à faire sur la partie habitable. Joignant aux lacs proprement dits, les marécages et les terrains

annuellement exposés aux inondations, on double presque cette surface impropre à l'habitation. Il est vrai que le défrichement produira un assainissement naturel ; on en voit la preuve par la partie des prairies conquises sur la forêt; là il y des affaissements, d'anciennes fondrières qui n'ont aucune humidité. Dans les parties mêmes tout à fait desséchées de ces nouvelles prairies, on voit un grand nombre de chaussées de castors, preuve certaine de l'existence de lacs ou d'étangs à l'époque où ces terrains étaient boisés. Les grands et les moyens lacs sont généralement poissonneux, les petits sont privés de cette ressource. Leur multiplicité a, en outre, un immense inconvénient, celui d'influencer défavorablement sur la température. Tous ces lacs se gèlent profondément en hiver; le soleil de mai et une partie de celui de juin dépensent à les dépouiller de leur épais manteau de glace, une chaleur que le sol voisin utiliserait abondamment, et cela sans compensation contre les gelées précoces qui, même au milieu de l'été, sont plus fréquentes et plus intenses auprès de ces petits lacs et surtout des marécages. Le voisinage des grands laes a un effet tout contraire, les récoltes y sont bien plus sûres, même aux latitudes élevées. Ils gardent les produits de la terre contre la destruction du froid. Cela, au reste, se comprend facilement. Quand la masse de leurs eaux est réchauffée elle ne subit pas dans une nuit les changements auxquels l'air atmosphérique est exposé; les vapeurs chaudes qui s'exhalent de ces lacs neutralisent les courants d'air froid qui viennent d'ailleurs. A l'île à la Crosse, à Athabaskaw même, en défrichant les bords des lacs on est certain de la récolte du froment et des légumes, tandis que l'éloignement du rivage rend ces récoltes très-précaires. Dans les endroits bas et marécageux, il gèle tous les mois de l'année, par conséquent, la culture est impossible. Ceci

établi, je considère que les bords des moyens lacs, là où le sol est naturellement productif et élevé, sont beaucoup plus avantageux à la colonisation que les prairies elles-mêmes. Aussi si j'avais à circonscrire une ceinture fertile, au lieu de faire un *arc-en-ciel* ou à terre, je prolongerais les extrémités de la prairie et je l'étendrais dans la forêt le long des grands cours d'eau, car cette région de la forêt est traversée par quelques belles rivières qui verront probablement plus tard des établissements se disputer leurs rives. La rivière la Pluie est une de celles-là, malgré les marécages qui rétrécissent la surface de sa première grève. Presque toutes les rivières qui descendent des montagnes Rocheuses offrent de grands avantages. Protégées, d'un côté, par ce puissant rempart, elles n'ont point, de l'autre, à craindre les influences délétères que les vents du nord tirent du fait que la baie d'Hudson s'avance si avant dans les terres plus à l'est. Elles ne redoutent point non plus les inconvénients que nous avons signalés comme conséquence des vents du Midi, se précipitant avec une violence indomptée à travers le désert, qui va pour ainsi dire à leur rencontre, jusqu'au golfe du Mexique. Si ce n'était l'éloignement du reste du monde, la difficulté des communications, les plateaux qui bordent ces belles rivières seraient déjà occupés, mais comment jeter une population à de pareilles distances? La petite colonie de la rivière Rouge a souffert assez longtemps, et souffre encore assez de son éloignement pour qu'il nous soit possible d'apprécier les difficultés de ces sortes d'établissements et la responsabilité encourue par ceux qui en précipitent trop la fondation.

CHAPITRE II.

RENSEIGNEMENTS HYDROGRAPHIQUES.

On comprend facilement la nécessité d'étudier les différents cours d'eau qui sillonnent ce pays, afin de juger de la plus ou moins grande facilité des communications et, par suite, de l'exploitation des richesses qu'il renferme. Pour plus de clarté, nous indiquerons séparément les trois grands bassins que renferme le département du Nord, qui sont : le bassin arctique, le bassin Winnipeg et le bassin intermédiaire.

§ 1. — Bassin arctique.

Ce bassin renferme plusieurs fleuves importants, les uns comme voies de communication, les autres par les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Le fleuve Mackenzie est la grande artère qui traverse le bassin arctique ou le territoire du nord-ouest, dans toute sa longueur, depuis le mont Hooker jusqu'à l'océan Glacial. Ce fleuve géant reçoit le tribut de toutes les eaux du territoire qui sont à gauche. Il ne perd à sa droite que celles qui se déchargent directement dans la mer. Nous plaçons la source de ce fleuve au pied des monts Hooker et Brown, tête de la rivière Athabaskaw, tout près des sources de la rivière Colombie, parce que, en ligne droite du moins, c'est le point le plus éloigné de l'embouchure. Ce fleuve magnifique, outre une multitude de petits tributaires, reçoit les eaux du petit lac des Esclaves, du lac la Biche, de la rivière de l'Eau claire, du grand lac Athabaskaw, de la rivière à la Paix, traverse la partie sud-

ouest du grand lac des Esclaves, accepte plus loin le tribut de la rivière au Liard, de la rivière du grand lac d'Ours. Ce fleuve porte plusieurs noms dans ses différentes sections. Il se nomme rivière Athabaskaw depuis sa source jusqu'à la petite rivière qui vient du lac la Biche. Il emprunte ensuite le nom de cette dernière jusqu'au confluent de la rivière de l'Eau claire, plus connue sous le nom de petite rivière Rabaska. Il devient ensuite rivière Athabaskaw jusqu'au lac du même nom ou des Collines; puis, c'est la rivière de Roche, dont le prolongement s'appelle rivière aux Esclaves, jusqu'à ce qu'elle se soit perdue dans ce grand lac, à la sortie duquel son nom de rivière Mackenzie lui est donné jusqu'à son embouchure. Ce fleuve est déjà navigable, sinon depuis sa source, du moins depuis le fort Jasper jusqu'à son embouchure, distance d'environ 2 000 milles. Dans tout cet immense parcours la navigation, avec les embarcations en usage dans le pays, n'est interrompue que dans deux endroits par le groupe des rapides de la rivière à la Biche et par celui de la rivière aux Esclaves. Ces derniers rapides, situés à plus de 1 200 milles de la mer Glaciale, sont le premier obstacle que des vaisseaux rencontreraient en remontant le fleuve. Des vaisseaux d'un moindre tirant navigueraient assez facilement depuis le haut de ces rapides jusqu'au pied de ceux de la rivière à la Biche, mais pas à toutes les saisons de l'année, les battures de sable formant, à l'eau basse, des obstacles nombreux. Depuis les derniers rapides jusqu'au fort Jasper, le courant est extrêmement fort, l'eau ordinairement peu profonde; en sorte que la navigation est très-difficile et n'est même possible que pour des bateaux de très-faible tirant et d'une grande force motrice. La largeur de ce fleuve, qui n'est d'abord que d'environ un quart de mille, augmente graduellement, quoique irrégulièrement. En

certains endroits il a jusqu'à 2 milles de largeur, et, somme toute, est un des plus beaux fleuves du monde, tant pour sa longueur que pour le volume de ses eaux.

Depuis sa source jusqu'au lac Athabaskaw, ses eaux sont troubles, fortement chargées d'argile et de sable, ce qui forme des battures mouvantes bien difficiles à connaître et à éviter. Le peu de limpidité de l'eau augmente la difficulté de cet inconvénient. Dans le cours du mois de juillet ce fleuve, comme tous ceux qui descendent des montagnes Rocheuses, voit une crue subite de ses eaux due à la fonte des neiges sur les grandes montagnes. Dans le haut surtout, il devient un torrent impétueux, et alors la navigation est bien difficile, souvent même dangereuse. Cela arrive surtout quand des chaleurs intenses se succèdent pendant plusieurs jours dans la région des neiges. La durée de ce phénomène est ordinairement en raison inverse de son intensité.

Le delta de l'Athabaskaw, en arrivant au lac du même nom, est d'autant plus singulier qu'il est aussi soumis à l'action d'un autre grand cours d'eau, la rivière à la Paix, qui a son embouchure tout près de là. Ces deux puissantes rivières, outre des sables et des argiles, traînent encore des arrachés considérables. Ces débris se sont amoncelés dans la partie sud-ouest du lac pour former la langue de terre qui sépare les deux grandes sources de la rivière Mackenzie. Ce travail n'est pas encore complété. Les rivières d'Embarras, d'Epinettes, le lac Mamawi, les Quatre-Fourches et une multitude de canaux sillonnent cette langue de terre et sont encore à attendre la fin de ce travail. Les courants de plusieurs des branches de ce delta changent de direction suivant la hauteur des eaux de l'Athabaskaw et de la rivière à la Paix. Quelques-uns coupent la langue de terre sur un plan rectangle avec celui des fleuves. A l'eau haute, une partie des terres de ce

delta est inondée ; les points élevés, recouverts de foin, forment des îlots ordinairement oblongs qui apparaissent comme les filets d'un rets immense, dont les petits lacs qui les séparent seraient les mailles énormes. De là le nom d'*Athabaskaw* ou *Ayabaskaw* (Filet de foin), que nos voyageurs ont souvent rendu par le mot *Rabaska*. Le grand lac des Esclaves, par un concours de circonstances semblable à celui que nous venons d'indiquer, voit graduellement sa rive méridionale s'agrandir par des dépôts qu'il reçoit des rivières qui s'y déchargent, et que les vents du nord, qui sont les plus violents et les plus fréquents, refoulent vers la rive sud qui est plus basse et à laquelle ils adhèrent plus facilement.

Le haut du fleuve Athabaskaw traverse des pays fertiles et bien boisés. Après une descente violente du pied des grands monts, il reçoit le tribut du petit lac des Esclaves, magnifique bassin, espèce de vivier immense qui a vingt-cinq lieues de long et une dizaine de largeur, dont les rives s'élèvent en amphithéâtre et sont d'une grande beauté. Ce tributaire de la gauche a, un peu plus loin, à droite, son pendant dans le beau lac la Biche, moins grand que le précédent, mais tout aussi recommandable et environné d'un pays d'une grande fertilité et très-propre à la colonisation. Du lac la Biche, il y a une route, par terre, jusqu'à la rivière Rouge, par conséquent jusqu'aux États-Unis. Déjà des transports s'effectuent par cette voie, et le lac la Biche pourrait devenir l'entrepôt du commerce qui se fera sur tout le fleuve Athabaskaw-Mackenzie.

Le tributaire le plus important que l'on rencontre ensuite est la rivière de l'Eau claire, ou petite rivière d'Athabaskaw. Ce délicieux petit cours d'eau, qui a sa source à l'est du portage à la Loche, a jusqu'à ce jour, malgré la difficulté de sa navigation, joui du privilége d'être à peu près la seule voie de communication vers Athabaskaw-

Mackenzie. En descendant des hauteurs du portage à la Loche, on s'embarque sur cette petite rivière qui, pour retenir le voyageur au milieu des beautés saisissantes qu'elle offre à ses regards, jette sur son chemin des obstacles à la navigation qui nécessitent les portages de la Terre blanche, des Pins, de la Grosse-Roche, de la Bonne et des Cascades. Cette rivière n'est pas navigable pour d'autres embarcations que celles en usage dans le pays, et encore ce genre de navigation n'est pas facile.

En descendant le grand fleuve, on entre dans l'extrémité sud-ouest du lac des Collines qui s'étend à l'est. Le lac Athabaskaw est une belle nappe d'eau profonde, claire, mesurant plus de 200 milles de longueur, à une élévation d'environ 600 pieds au-dessus de la mer. Il ne paye le tribut de ses eaux au fleuve géant du nord qu'après avoir reçu lui-même celui d'une partie des eaux du lac Walleston. Ce dernier, comme le lac des Iles, d'où sort la rivière de l'Eau claire, ne se détermine à prendre la route du nord qu'après avoir fourni son contingent au fleuve Churchill dont il alimente les tributaires. Nous l'avons dit déjà, un peu plus bas que le lac Athabaskaw, la rivière à la Paix joint ses eaux à celles du grand fleuve. Plusieurs regardent cette dernière rivière comme la source du fleuve Mackenzie. Il importe moins de discuter cette opinion que de faire connaître la rivière elle-même. La rivière à la Paix est, sans contredit, une des plus belles du pays, peut-être même du monde. Sa navigation, du moins pour les embarcations actuellement en usage, ne rencontre de difficulté que dans une chute assez petite et quelques rapides. Ces obstacles ne résisteraient pas à des travaux d'un ordre secondaire, et alors la rivière serait navigable dans tout son cours, même pour des embarcations considérables, et cela à peu près tout l'été. Cette rivière, qui arrose une vallée aussi belle que riche,

a ses sources dans les montagnes Rocheuses, tout près de celles de la célèbre rivière Fraser, et forme avec cette dernière, comme l'Athabaskaw avec la rivière Colombie, une ceinture hydraulique qui relie, presque sans interruption, la mer Glaciale à l'océan Pacifique, et forme une voie de communication qui, sans doute, n'est pas sans difficultés, quoique ces difficultés soient bien moindres qu'on ne le supposerait naturellement, à l'idée de passer les montagnes Rocheuses par eau. Cette route, découverte par le chevalier Mackenzie en 1793, a été suivie par les traiteurs de pelleteries. Elle trouve des avocats qui prétendent que c'est la voie naturelle pour pénétrer sur le territoire du nord-ouest. La vallée qu'arrose la rivière à la Paix ne peut manquer de se peupler, et alors bien des curieux et des intéressés admireront ce beau cours d'eau que la pauvre nation des castors, qui habite ses rives, voit peut-être aujourd'hui avec assez d'indifférence.

Entrons de la rivière à la Paix dans la rivière des Esclaves; nous la descendrons avec rapidité jusqu'à sa première cascade, que nous éviterons en faisant le portage de la Cassette. C'est le commencement du second groupe des grands rapides du fleuve Mackenzie. Le premier, dans la rivière à la Biche, était formé par les couches calcaires qui la traversent; celui-ci doit son existence aux promontoires non fossilifères qui viennent ici saluer le grand fleuve ou essayer sa puissance en jetant sur son passage des obstacles qui ne sauraient résister à la violence de son cours, et le fleuve furieux bondit à travers ces obstacles, se dédommageant des efforts qu'ils lui coûtent par le magnifique coup d'œil qu'offrent ses chutes et ses rapides. Le voyageur a le loisir de contempler ce spectacle, puisque, outre le portage de la Cassette, il lui faut encore faire ceux des Embarras, du Brûlé, de la Montagne, enfin le portage du Noyé. En jetant un dernier regard sur

cette âpre et rude nature, encourageons-nous à continuer notre route, tout en regrettant de ne pas trouver ici quelque beau vaisseau qui sans obstacle nous conduirait à la chasse à la baleine sur la mer Glaciale. A défaut de ce secours, montons sur la berge qui nous attend ; à 15 milles nous saluerons en passant la petite rivière au Sel, et, si nous n'avons pas encore contracté l'habitude de manger tout doux, nous nous approvisionnerons sur ces bancs cristallisés qui apparaissent comme des bancs de neige. Plus loin, après avoir passé un autre delta, nos regards se perdront sur une autre mer d'eau douce, c'est le grand lac des Esclaves. L'île de Pierre, masse de granit nu, nous dira qu'à l'est et au nord ce grand lac, comme tous ses frères géants, est solidement entouré de roches primitives, tandis qu'au sud et à l'ouest il est ceint de calcaires. Ce lac cst un des plus grands de l'univers, sa profondeur égale celle du lac Supérieur, ses eaux sont magnifiques et nourrissent une quantité prodigieuse de poissons. Malheureusement la navigation n'y est certaine que depuis le commencement de juillet jusqu'au milieu d'octobre. Après avoir traversé le lac des Esclaves, le grand fleuve prend définitivement le nom de celui qui en a fait la découverte. Avant de descendre cette dernière partie, mettons pied à terre, nous devons être plus civils que nous ne l'avons été jusqu'à ce moment, puisque nous n'avons encore salué personne. Il y a ici des missionnaires, un évêque, des prêtres, des sœurs de la charité sont sur cette rive, c'est l'établissement de la Providence, résidence du vicaire apostolique de la rivière Mackenzie.

Reprenons notre course pour nous arrêter à l'embouchure d'une autre grande rivière, celle dite *rivière au Liard* ou *rivière à la Montagne*. Ceux qui veulent savoir comment une grande rivière descend des hauteurs escar-

pées, comment nos voyageurs sont assez hardis pour s'aventurer sur des eaux mugissantes, qui coulent avec un horrible fracas au milieu des hautes murailles qui les bordent, ceux-là n'ont qu'à monter la rivière au Liard. D'abord ils n'auront pas trop de difficulté, mais à mesure qu'ils approcheront de la cime des montagnes je leur promets des émotions. Ils iront saluer les sources des rivières Pelly et Lewis qui, avec celle du Liard forment un autre cordon hydraulique, presque non interrompu, entre la mer de l'Ouest et celle du Nord. En redescendant la rivière du Liard il faut se cramponner fortement au bateau qui vous entraîne, car en certains endroits le courant est tellement violent que celui qui gouverne se lie à l'embarcation pour n'être pas arraché de son poste par la secousse que la force de l'eau imprime au gouvernail qu'il tient en main.

Revenus au fort Simpson, où la rivière du Liard se décharge dans le fleuve de Mackenzie, continuons à descendre ce dernier pour admirer les beautés sauvages qu'il va nous permettre de contempler. C'est la chaîne des montagnes Rocheuses que le fleuve va saluer à son tour. Cette puissante muraille repousse le rapide visiteur qui pour l'éviter dévie quelquefois de sa course. Plus loin, il semble que l'eau l'a emporté sur le roc et que le fleuve impatient, au lieu de décrire des sinuosités nombreuses, s'est élancé à travers ces masses énormes qui encaissent son lit de chaque côté. De nombreux affluents descendent des montagnes emportant dans leur chute rapide le tribut des lacs que ces dernières renferment dans leurs flancs.

Après que l'on a examiné les couches de charbon, le bassin de lignite que traverse le grand fleuve, voilà qu'une colline coupée verticalement à plus de 200 mètres nous invite à contempler la grande rivière qui coule à ses

pieds, c'est la rivière du grand lac d'Ours. Nous pouvons la remonter pour aller visiter le lac immense qui lui donne son nom. Mais souvenons-nous qu'il est couvert de glace pendant onze mois de l'année : nous ne pourrons donc pas nous y arrêter longtemps, quel que soit le degré d'intérêt qu'il puisse inspirer, tant par sa grandeur que par les souvenirs historiques qu'ont attachés à son nom les expéditions arctiques qui en on fait leurs quartiers d'hiver. Une autre raison encore nous fait aimer ce lac, puisque les rigueurs exceptionnelles du climat qui y règne n'ont pas découragé l'apôtre qui y a porté le flambeau de la foi. Nous saluerons ce missionnaire à Good-Hope, la dernière de nos stations. Passons ce qu'on appelle *le rapide* qui, à l'eau basse, pourrait quelquefois faire mentir l'assertion que nous avons faite, que le fleuve est navigable pour de gros vaisseaux jusqu'a la mer Glaciale, où il débouche à travers un delta de terres alluviales.

Le bassin arctique renferme plusieurs autres rivières qui, quoique sans utilité pratique, ne manquent pas d'intérêt, et qu'ont rendues célèbres les noms et les aventures des illustres voyageurs qui ont exploré ces plages inhospitalières. La rivière de Cuivre est la première qui ait attiré l'attention; sa recherche a été l'objet du premier voyage fait par terre dans les régions arctiques, c'est celui de Samuel Hearn en 1771 ; puis la rivière du Poisson ou de Back qui, comme la précédente, a été le théâtre de bien des scènes émouvantes, qui a vu la dernière expédition par terre, celle de MM. Anderson et Stuart en 1855. C'est à l'embouchure de cette rivière qu'on a fait les découvertes qui ont mis un terme à l'incertitude causée par l'ignorance du sort du capitaine Franklin et de ses généreux compagnons de voyage. Nous parlerons de ces rivières en parlant de l'histoire du pays.

§ 2. — Bassin du Winnipig.

La description de ce bassin entraînera tout naturellement celle des grand cours d'eau qui se déchargent dans le lac de ce nom, et qui vont ensuite s'engloutir dans la baie d'Hudson. Nous ajouterons quelques mots sur les principales rivières qui tombent aussi dans la même baie à l'est du fleuve Nelson et que nous rattacherons au bassin du Winnipig pour ne pas trop multiplier les divisions.

Le lac Winnipig est assis au centre d'un plateau immense; c'est vers lui que convergent les grandes rivières qui égouttent ce plateau; elles viennent de l'est, du sud, de l'ouest, et après avoir mêlé leurs eaux vont toutes par une issue commune se perdre dans le grand lac salé, la baie d'Hudson.

Le lac Winnipig, qui couvrait autrefois une surface triple ou quadruple de celle qu'il occupe aujourd'hui, offre pourtant encore une étendue considérable; on lui assigne une superficie de 8 500 milles; sa plus grande longueur est de 280 milles, tandis que sa largeur varie de 6 à 60 milles. Des observations diverses établissent sa hauteur au-dessus du niveau de la mer à 600 ou 630 pieds. Sa profondeur n'excède pas 12 brasses. Ses eaux, pour battre le granit qui l'encaisse à l'est et les sables ou calcaires qui le bordent à l'ouest, n'en sont pas plus limpides, c'est le Winnipig de la nature comme celui du sauvage. Ce mot dans les langues algonquines veut dire *eau sale,* et si cette eau n'est pas bourbeuse, elle n'a pas non plus la limpidité qu'ont ordinairement les lacs de quelque étendue.

Outre les canots et les berges ordinaires, le lac Winnipig a vu d'autres embarcations. Les archéologues aimeront plus tard à savoir que les premiers vaisseaux cou-

verts qui ont navigué sur ces eaux ont été construits à Norway House dans l'hiver de 1831 à 1832. Ils avaient noms *George* et *Alexander*. Ces deux petites goëlettes, du port d'une trentaine de tonneaux, ne filèrent leurs nœuds que pendant dix ans. En 1842, *Isabella* et *Mary*, montées chacune, comme les précédentes, par quatre ou cinq hommes, remplacèrent leurs devanciers dont elles tuèrent le souvenir sans jeter beaucoup plus d'éclat. En 1848 *Mary* fut dévorée par un incendie, et en 1855 *Isabella* se brisa au rivage. Le lac Winnipig, veuf de sa petite flottille pendant neuf étés, a, au printemps de 1866, joyeusement accepté la légère *Polly* qui le tyrannise depuis.

Pour étudier le Winnipig comme moyen de communication, nous examinerons ses affluents : 1° à l'est; 2° au sud; 3° à l'ouest; 4° au nord où se trouve la seule décharge du lac.

1° *Affluents de l'est.* — Plusieurs rivières coulent naturellement dans ce grand lac, de toutes les directions. Du côté du levant, nous n'en mentionnerons que deux : la rivière aux Tourtes (*Barron's river*), qui a son embouchure à peu près au milieu du lac Winnipig et qui n'a d'importance, que parce qu'elle porte les petites embarcations nécessaires au commerce des deux postes de traite établis sur ses rives; puis la belle et grande rivière Winnipig qui, prenant ses sources dans les hauteurs qui séparent le Canada du territoire du nord-ouest, excite naturellement le plus vif intérêt comme voie de communication. Ce cours d'eau a été l'objet d'études spéciales, surtout pendant les étés 1857 et 1858. Nous empruntons aux rapports officiels publiés alors les chiffres suivants : Une des sources de la rivière Winnipig se trouve au portage de la Savane, forme ensuite le lac des Mille-Lacs, puis la rivière à la Seine. Le tout, jusqu'à la petite chute, distance d'environ 65 milles, est navigable pour de petits bateaux à vapeur; de là au

lac la Pluie, distance de 67 milles, la navigation est impossible pour autre chose que des canots; les transports devront s'y effectuer par terre. Depuis l'origine du lac la Pluie, jusqu'à l'extrémité du lac des Bois, y compris la rivière à la Pluie qui relie ces deux belles nappes d'eau, la distance est de 208 milles, et la navigation à la vapeur ne trouverait d'obstacle que dans la chute du fort Francis. Cette magnifique cascade, qui a une élévation d'une vingtaine de pieds, nécessiterait des écluses; en définitive, le cours d'eau dont nous nous occupons, depuis sa source jusqu'à l'extrémité du lac des Bois, présente des obstacles réputés insurmontables pendant une distance collective de 72 milles, tandis qu'il offre à la navigation une longueur de 263 milles. Il ne faudrait pas croire que même cette dernière partie, du moins dans le haut, soit sans difficultés. Je pense que, dans la pratique, on subirait bien des mécomptes; mais aussi, quelles sont les rivières qui, dans un si long parcours, ne présentent point d'obstacles? Dans l'hypothèse de l'adoption de cette route comme voie importante de communication, les travaux exécutés amèneraient le résultat indiqué par les explorateurs. Il est à regretter que la rivière Winnipig cesse d'être navigable à l'endroit même où elle prend son nom, c'est-à-dire depuis le portage du Rat, où elle reçoit les eaux du lac des Bois, jusqu'au port Alexandre où elle les verse dans le lac Winnipig. Cette partie de la rivière, sur une distance d'environ 160 milles, est enrichie de tant de rapides, de chutes, de cascades, qu'il est impossible de songer à l'utiliser pour d'autres embarcations que celles actuellement en usage. Les canots d'écorce se jouent facilement dans les rapides, et se portent avec une facilité presque égale par-dessus les rochers qui les encaissent. Les berges employées, outre les canots, sont des bateaux découverts qui ont une trentaine de pieds de quille avec

une capacité de quatre ou cinq tonnes et qui sont mises en mouvement, en temps calme, par six ou huit lourdes rames. Ces rames ne sont pas manœuvrées avec autant de facilité que la légère pagaie ; la berge ne vole pas sur les eaux comme le canot d'écorce; cependant, au moyen de la longue rame qui lui sert de gouvernail, nos habiles voyageurs la dirigent facilement au milieu des rapides ordinaires, et une quinzaine d'hommes la traînent dans les portages même les plus escarpés. Ces embarcations sont les seules dont on puisse faire usage dans la rivière Winnipig; il faudrait des travaux gigantesques pour en améliorer la navigation. La rivière Winnipig compte vingt-six portages. En un endroit elle prend le nom de *rivière Blanche*, parce que les rapides sont si continus, que l'eau est partout écumante.

Les affluents les plus remarquables de la rivière Winnipig sont : au nord, la petite rivière aux Anglais, qui décharge le lac Seul et qui est la route des canots pour se rendre, par la riviere Albany, au comptoir du même nom sur la baie d'Hudson ; et au sud, la série des lacs qui formaient autrefois la route des canots par le grand Portage et la rivière aux Tourtes. Le lac Vermillon y envoie aussi ses eaux.

Pour obvier à l'impossibilité d'utiliser la rivière Winnipig comme voie de communication, on a imaginé d'ouvrir une route par terre, depuis le lac Plat (extrémité ouest du lac des Bois et terminus de la navigation jusqu'à la rivière Rouge. La distance de ce point au fort Garry est de 91 milles. La nature du sol, dans ce parcours, n'exigerait pas des travaux considérables pour un chemin de charrettes.

2° *Tributaire méridional.* — Le seul tributaire du lac Winnipeg, au sud, est la rivière Rouge, dont quelques-unes des sources touchent a plusieurs de celles du Missis-

sipi. La rivière Rouge, sur les bords de laquelle est établie la colonie du même nom, est, sous quelques rapports, une bien jolie rivière. Son eau pourtant est loin d'être limpide; elle coule sur un lit d'argile qui la charge souvent au point de la rendre bourbeuse. Plusieurs sources saumâtres donnent à ses eaux une saveur désagréable; leur couleur forme un contraste singulier avec le nom qu'elle porte. On dit que ce nom doit son origine à un combat sanglant que se sont livré les sauvages sur les grèves du lac Rouge; de là le nom de ce lac qui, étant un des principaux tributaires de la rivière dont nous parlons, lui a communiqué la même appellation. Cette rivière, qui aujourd'hui porte son nom depuis ses sources les plus éloiguées jusqu'à son embouchure au lac Winnipig, était divisée autrefois en trois sections différentes. La section supérieure, depuis les sources les plus éloignées jusqu'à la grande Fourche, confluent de la rivière du lac Rouge, se nommait rivière des Sioux, tandis que la rivière Rouge d'alors ne comprenait que la section qui s'étend depuis le lac Rouge jusqu'au confluent de l'Assiniboine, la Fourche. L'Assiniboine, de son côté, conservait son nom après sa jonction avec la rivière Rouge, jusqu'au lac Winnipig. La plus grande longueur de la rivière Rouge est d'environ 400 milles par une ligne qui suivrait sa direction générale. Les sinuosités de son cours lui donnent en réalité une longneur presque double de cette ligne droite. Le département du Nord ne possède à peu près qu'un quart de cette rivière, c'est-à-dire depuis le confluent de la rivière Pembina jusqu'à l'embouchure, distance d'environ 100 milles par terre. Les sinuosités sont moins nombreuses et moins considérables dans cette partie; la largeur moyenne est de 150 à 200 mètres. Il est bien difficile d'indiquer sa profondeur, qui varie de 2 à 30 pieds suivant les saisons.

La rivière Rouge a subi l'expérience de la navigation à

vapeur. Un engin sillonne ses eaux depuis 1859. Cette expérience de huit années nous permet de formuler, sur les facilités de cette navigation, une opinion plus exacte que celle donnée par les observations ou études nécessairement superficielles qui se font dans un pays peu habité.

Le premier bateau à vapeur qui ait voyagé sur la rivière Rouge est l'*Anson Northup*, que ses propriétaires y conduisirent à grands frais de la rivière Saint-Pierre, profitant, pour cet effet, des eaux débordées du printemps. Le bateau arriva, à l'improviste, au centre de la colonie, au commencement de juin. Personne ne l'attendait ; son arrivée prit les proportions d'un événement. A la surprise publique, le canon gronda et les cloches carillonnèrent en signe d'allégresse. Le sifflement de la vapeur, se promenant sur les eaux de notre rivière, disait aux échos du désert qu'une ère nouvelle allait luire pour ce pays. Chaque révolution de l'engin semblait diminuer d'autant la distance qui nous sépare du monde civilisé. Les troupeaux d'animaux domestiques, peu habitués à ce bruit, prenaient la fuite, se croyant, je suppose, poursuivis par une bête plus grosse qu'eux-mêmes, et les gens de beaucoup comme de peu d'esprit accouraient en foule pour voir le nouveau venu, qui n'était pourtant pas un chef-d'œuvre du genre. Les enfants, pour exprimer leur surprise, disaient qu'ils avaient vu passer une grosse berge ayant un moulin à son arrière.

L'arrivée de l'*Anson Northup* inaugura, de fait, une ère nouvelle pour le commerce de la colonie de la rivière Rouge. L'honorable compagnie de la baie d'Hudson se détermina à tenter cette voie pour une partie de ses importations. Elle se procura une licence pour traiter parmi les sauvages des États-Unis, fit l'acquisition de terres considérables auprès de l'embouchure de la rivière au

Bœuf, éloignée de 200 milles du fort Garry. On commença à cet endroit, que l'on considérait comme le point auquel le bateau à vapeur pourrait atteindre ordinairement, un établissement auquel on donna le nom de *Georgetown*, en l'honneur de sir George Simpson, alors gouverneur de Rupert's Land, et qui avait favorisé généreusement l'entreprise nouvelle. Les MM. Burbank et Cie, de Saint-Paul, établirent une ligne de diligences entre Georgetown et Saint-Cloud, pour la rallier à celle qu'ils avaient déjà entre Saint-Cloud et Saint-Paul; en un mot, on fit tout ce que l'on put pour nous lancer en pleine civilisation, cette civilisation, du moins, que traîne la vapeur et, à son défaut, les chevaux bien enharnachés.

Au printemps de 1860, tout répondit à l'attente générale. L'eau était haute, la vapeur commença ses courses et les continua pendant tout l'été. A l'automne, l'eau basse suscita des difficultés; il fallut se traîner difficilement à travers les pierres des rapides des Outardes, que l'on commença à considérer comme une difficulté sérieuse, du moins à cette saison. En 1861, la rivière Rouge déborda dans tout son cours; la vapeur n'a pas peur de l'eau; c'est, bien au contraire, un des éléments de sa force, en sorte que notre petit bateau pût courir en toute facilité entre le fort Garry et Georgetown, et cela jusqu'à la fin d'octobre. C'est grâce à lui et aux diligences de M. Burbank que, cette même année, nous pûmes aller de Saint-Boniface à Montréal en douze jours.

Le succès de cette année encouragea tout naturellement les propriétaires du petit vapeur, qui perdit, lui, à son triomphe : on le trouva trop petit, trop laid, pas assez fashionable pour la magnifique rivière Rouge ; bref, on décréta sa déchéance. Le splendide *International*, avec sa prétentieuse devise : *Germinaverunt speciosa deserti*, sortit des chantiers de Georgetown, laissant à sa place les

20 000 piastres qu'il avait coûté, et entreprit au printemps de 1862 de montrer la gloire de sa construction. Les circonstances le favorisèrent à un certain point de vue. L'engouement créé par la découverte des mines d'or de Caribou avait mis la fièvre jaune au cœur d'un grand nombre, qui croyaient la calmer plus facilement en prenant la route de terre pour arriver à la rivière Fraser. Cent cinquante mineurs partaient de Georgetown par le premier voyage de l'*International*. Le succès ne répondit pas à l'attente, il fallut six jours pour descendre au fort Garry. Quoi qu'il en soit, l'*International* continua ses voyages presque tout l'été. Vers l'automne les basses eaux ne lui permirent pas de monter le rapide aux Outardes, il fut même obligé de prendre ses quartiers d'hiver un peu trop tôt au gré des intéressés. Là commence la série des échecs qui, pendant quatre ans, ont marqué la navigation à vapeur sur la rivière Rouge. En 1863, le steamboat, conduit jusqu'au port Abercombie, n'en put plus bouger, non pas uniquement à cause des Sioux, que l'on redoutait avec raison, à la suite des massacres qu'ils avaient commis l'automne précédent, mais bien aussi parce que l'eau était trop basse pour le tenir à flot, quoiqu'il ne lui en fallût que 4 pieds pour ses évolutions. En 1864, on ne compte qu'un voyage au printemps, et encore le retour s'effectua difficilement. En 1865, même résultats, un seul voyage possible au moment de la débâcle. En 1866, l'*International* ne démarra pas du gros chêne auquel on l'attache à Georgetown. Au départ de la glace, un voyage eût pourtant été possible, mais l'insuccès des années précédentes avait rendu si peu confiant que l'on ne prit pas même la peine de préparer du fret pour cette époque. En 1867, l'eau a été plus haute; le bateau, qui ne fit que deux voyages, aurait pu facilement monter et descendre la rivière Rouge jusqu'à la fin

d'août. Le fret manquant encore à Georgetown, on le fit voyager dans le bas de la rivière entre les deux forts Garry.

Voilà le résultat des expériences de huit années; c'est-à-dire, en définitive, la moitié du temps le vapeur n'a pu fournir ses voyages, et l'autre moitié a été marquée par l'insuccès le plus complet. Ce résultat a un peu trompé les brillantes espérances, les riches calculs. Aujourd'hui, l'idée d'un steamboat sur la rivière Rouge ne soutient pas l'enthousiasme qu'elle avait créé tout d'abord. Les riches et les négociants, instruits par l'expérience et le mécompte, redoutent l'incertitude du résultat. Les pauvres vont jusqu'à se prononcer positivement contre la vapeur et cela pour les trois raisons suivantes : 1° la rivière Rouge est très-poissonneuse et nourrit par là un grand nombre de nécessiteux; on sait assez que les bateaux à vapeur ne sont pas très-experts dans l'art de la pisciculture; 2° le bois est très-rare sur les bords de la rivière Rouge; il y est pourtant bien nécessaire et les canots à feu font la guerre aux combustibles de la rive, tout comme aux comestibles qui se jouent dans l'onde; 3° des transports par terre, des Etats-Unis ici, sont une source abondante de gain pour les propriétaires de la colonie, qui utilisent ainsi leurs chevaux et leurs bœufs de travail, tandis que la circulation du steamboat les prive de cet avantage, et tout l'argent dépensé par les gens du pays pour le roulage de Saint-Cloud à Georgetown reste entre les mains des Américains. Quoi qu'il en soit de ces raisons ou de ces inconvénients, il n'est point douteux que la rivière Rouge continuera d'être sillonnée par des vapeurs. Si, au lieu de construire un vaisseau sur les proportions de l'*International*, on avait construit un tout petit bateau, on aurait certainement obtenu un résultat plus satisfaisant.

La rivière Rouge a, sur le territoire des Etats-Unis, en-

tre autres affluents, la rivière de la Queue-de-Loutre et la rivière du lac Rouge, qui, sortant toutes deux de lacs situés au milieu de belles et épaisses forêts, peuvent être très-utiles pour la descente des bois. La Chayenne et la Pembina sont aussi d'importants tributaires. La dernière semble être mise en sentinelle pour garder la frontière américaine, où elle décrit une courbe, après avoir laissé les possessions britanniques sur lesquelles elle a ses sources. Dans le département du Nord, outre quelques affluents d'aucune utilité, la rivière Rouge reçoit les eaux des rivières aux Roseaux, aux Rats et Sale qui, sans offrir tous les avantages que possèdent les tributaires ci-dessus mentionnés, nous ont néanmoins déjà rendu de grands services, et nous en rendront de plus grands encore, quoique leurs lits soient presque desséchés la plus grande partie de l'été. Les rives de la rivière Rouge sont des falaises argileuses généralement très-élevées. Cependant elles sont souvent inondées ; ces inondations élèvent le lit de la rivière jusqu'à 30 pieds au-dessus de son niveau ordinaire.

Le plus important tributaire de la rivière Rouge est, sans contredit, la rivière Assiniboine, qui était considérée autrefois comme la rivière principale et conservait son nom jusqu'au lac Winnipig. L'Assiniboine n'est point navigable, quoiqu'elle ait un cours de plusieurs centaines de milles. Au printemps, mais au printemps seulement, on peut la descendre, et, de fait, on la descend en canot ou en bateaux tout à fait plats, qui ne la remontent jamais. Je ne sache pas qu'elle soit propre à un autre genre de navigation. Son cours est excessivement tortueux, le bas coule sur un lit argileux à travers une vallée fertile, le haut traverse une plaine souvent sablonneuse et aride. Au printemps, les ruisseaux qui descendent de la montagne Dauphin peuvent confier à l'Assiniboine, où ils se jet-

tent, les bois que nous lui demanderons, après avoir épuisé ceux qui la bordent et qui nous ont déjà été d'une si grande utilité.

La rivière Rapide traverse de belles terres, qui plus tard seront certainement habitées.

Le grand affluent de l'Assiniboine, à l'ouest, est la rivière Qu'Appelle, petit ruisseau au fond d'une vallée délicieuse et dont l'élargissement forme huit lacs où abonde la meilleure qualité de poisson blanc. Avec plus de bois, la vallée du lac Qu'Appelle serait une place de premier choix pour la colonisation.

Quelqu'un a parlé de construire une chaussée à travers la branche sud de la Siskatchewan, pour rejeter dans la vallée de la Qu'Appelle la masse d'eau qui l'emplissait autrefois, et par là fournir à l'Assiniboine le moyen de devenir navigable. Sans m'arrêter a combattre une idée, dont la réalisation me semble tout à fait impossible, je me permettrai d'exprimer mon étonnement à l'annonce d'un projet conçu, en partie du moins, en faveur de la colonie de la rivière Rouge, et dont la première conséquence serait de noyer, et, par conséquent, de détruire cette même colonie. Les inondations sont précisément le plus grand obstacle que la colonie ait trouvé à son développement, et l'on parle d'un plan qui, entre autres inconvénients, lui amènerait une masse d'eau presque égale à celle qu'elle reçoit naturellement et qu'elle ne peut contenir. Evidemment la rivière Qu'Appelle, au lieu d'être autrefois un tout petit ruisseau comme aujourd'hui, était une belle et magnifique rivière, ou un lac immense remplissant toute la vallée qui a près de 2 milles de longueur; mais c'était à l'époque où toute la plaine, au milieu de laquelle coule la rivière Rouge et le bas de l'Assiniboine, était le fond d'un lac. Cette plaine redeviendrait encore un lac, si une partie considérable des

eaux de la branche sud de la Siskatchewan étaient dirigées vers l'Assiniboine.

Au sud, la rivière Assiniboine reçoit les eaux de la rivière à la Souris, qui a ses sources tout près du Missouri. Des fragments de lignite, trouvés sur les bords de cette rivière, avaient fait croire à l'existence de couches carbonifères. Des recherches plus exactes n'ont point justifié cette attente. C'est en suivant la rivière à la Souris, une partie de son cours, que les explorateurs de la rivière Rouge ont aussi découvert le haut du Missouri, et c'est de là qu'ils ont poussé leur reconnaissance jusqu'aux montagnes Rocheuses, avant qu'un homme civilisé en eût salué le versant oriental, du moins a cette latitude.

Par elle-même et par la rivière Qu'Appelle, l'Assiniboine va chercher les eaux de toute la plaine jusqu'aux bords pour ainsi dire de la branche sud de la Siskatchewan, tandis que la riviere à la Souris et la Chayenne reçoivent celles qui descendent du grand coteau du Missouri. La rivière Rouge, outre toutes ces eaux, recueille au sud celles qui ne tombent pas dans le Missouri. Il n'est donc point étonnant que les neiges fondues, qui ne trouvent point obstacle dans ces immenses plaines, d'où elles se précipitent vers le lac Winnipig, le fassent en assez grande abondance pour n'être pas contenues dans le chenal qui doit les conduire, et cela est d'autant plus naturel que le lac, étant encore à l'époque de la fonte des neiges tout couvert d'une glace épaisse, ne se prête pas facilement à l'absorption de cette grande quantité d'eau. Nos inondations ont un caractère bien différent de celui qu'elles revêtent dans les pays montagneux. Ici nous ne sommes point envahis par un torrent qui se précipite avec fracas et rapidité dans notre plaine, presque horizontale ; la crue des eaux, rapide à son début, est très-lente ensuite pendant plusieurs jours, puis elle devient comme insensible,

c'est ensuite la stagnation complète pendant quelques jours ; enfin la décroissance se fait graduellement dans les mêmes proportions.

3° *Tributaires de l'ouest.* — La côte occidentale du lac Winnipig ouvre ses couches calcaires pour laisser passer deux tributaires dignes du plus vif intérêt, et qui absorberont notre attention de ce côté, à l'exclusion du grand nombre de petites rivières qui se déchargent aussi dans le grand lac. Ces deux tributaires sont la rivière du Dauphin, dite *Petite Siskatchewan*, et la grande rivière Siskatchewan, justement célèbre.

La rivière Dauphin perd à n'avoir pas plus de profondeur ; son eau est si belle, si rapide ! Elle décharge, outre les lacs Manitoba et Winnipigons, tous ceux que nous croyons avoir été confondus autrefois avec ces derniers, dans un seul et même bassin. La rivière Dauphin, qui n'a que quelques milles de longueur, sort du lac Saint-Martin, qui en a 30 et qui reçoit les eaux du Manitoba par la rivière et le lac de la Folle-à-la-Perdrix. Le mot *Manitoba* est la corruption du mot *Manitowapaw*, qui signifie *détroit du Manitou*, ou détroit extraordinaire, surnaturel. L'agitation de l'eau y est attribuée, par les sauvages, à la présence de quelque esprit. Le lac qui porte ce nom a une superficie d'environ 1 900 milles, une longueur de 120, par une largeur irréguliere qui n'excède nulle part 20 milles. La petite rivière Blanche (*White-mud-river*), se décharge dans ce lac à son extrémité méridionale. Nous mentionnons ce petit cours d'eau, de peu d'importance par lui-même, parce qu'il traverse une petite vallée très-propre à la colonisation et sur les bords de laquelle, comme sur les rives du Manitoba, il y a déjà quelques établissements.

La rivière à la Poule-d'Eau, qui est restée le trait d'union entre les lacs Manitoba et Winnipigons, décuple deux ou trois fois dans son parcours la distance qui sé-

pare ces deux lacs. Cette rivière est rapide, peu profonde, et a une foule de branches à travers un pays bas et marécageux.

Le lac Winnipigons (petit Winnipig) a une superficie à peu près égale à celle de son noble voisin. Sa longueur et sa largeur sont aussi à peu près les mêmes. Un phénomène assez singulier dans ces deux lacs, où les couches de calcaire abondent, c'est la présence des blocs isolés de granit s'amoncelant en battures qui se prolongent bien loin au large et rendent la navigation dangereuse. C'est sur une des battures du lac Winnipigons que le zélé M. Darveau perdit la vie, après y avoir brisé son canot. En certains endroits, ces battures de cailloux courent dans des directions parallèles à la côte, se couvrent de terre et même d'arbres, forment une première grève ou crête qui n'a souvent que quelques pieds de largeur, laissant en arrière des petits lacs ou marais quelquefois d'une grande étendue et qui offrent de sérieux embarras à ceux qui, mettant pied à terre, n'aiment pas à marcher dans l'eau.

Le joli lac Dauphin, long d'environ 20 milles et large de 12, porte ses eaux au Winnipig; plus au nord, la rivière Plate paye le tribut du lac et de la rivière du Cygne; enfin, tout à fait à l'extrémité septentrionale, la rivière à la Biche, l'une des premières découvertes dans le pays, fournit aussi son contingent. Tout naturellement les rives de cette dernière comme de celles du Cygne, étant plus élevées, sont des terres propres à la culture et qui semblent d'une grande fertilité. Joignant à ces lacs et rivières déjà mentionnés une multitude d'autres qui couvrent tout le pays, on accepte plus volontiers que, à une époque même assez rapprochée, le tout ne formait, avec le grand Winnipig, qu'un seul et même bassin ou mer intérieure. Le lac Saint-Martin n'a que 25 pieds au-dessus

du Winnipig, le lac Manitoba n'en a que 40, le Winnipigons 60, et le lac Dauphin, le plus élevé de tout ce groupe, n'en a que 70. Ce dernier se trouve à peu près au niveau des terres, au centre de la colonie de la rivière Rouge, en sorte que le nivellement de ce groupe de lacs entraîne l'inondation des terres que nous habitons.

Les lacs Manitoba et Winnipigons sont de magnifiques nappes d'eau, navigables aux vaisseaux tirant une dizaine de pieds; malheureusement le chenal qui les relie, comme celui qui les unit au grand lac Winnipig, n'a pas assez de profondeur pour porter des embarcations considérables. Cette dernière circonstance est d'autant plus regrettable, que sans elle ces lacs seraient la voie la plus commode pour pénétrer dans l'Ouest, où la vallée de la Siskatchewan n'a que 4 à 5 milles de longueur. Le percement de cette langue de terre n'offrirait aucune difficulté sérieuse; les deux lacs que ce canal unirait ont à peu près la même élévation, et on éviterait par là tous les obstacles qu'offrent à la navigation les 20 milles qui séparent le lac Bourbon du lac Winnipig.

L'embouchure de la rivière Dauphin ou petite Siskatchewan, second tributaire en importance de la rive occidentale, est située au milieu du lac vis-à-vis l'embouchure de la rivière aux Tourtes (*Barron's river*), second tributaire aussi en importance de la rive orientale. Cette espèce de symétrie se produit encore à l'embouchure des tributaires les plus considérables. Le seul affluent du midi semble aussi se rencontrer avec la seule décharge qui est tout à fait au nord. La rivière Winnipig, premier tributaire oriental, a son embouchure à l'extrémité sud-est du lac; tout comme la rivière Siskatchewan, le grand courant occidental se repose dans le lac à son extrémité nord-ouest. C'est de ce dernier que nous devons nous occuper maintenant. La rivière Siskatchewan a une importance tout ex-

ceptionnelle, qu'elle emprunte à l'immensité et aussi à la richesse de la plaine qu'elle arrose. Son nom est une abréviation du mot *Cris*, Kisiska-tchewan (*Rapide courant*). Elle a ses sources principales dans les montagnes Rocheuses, ce qui, grâce à ses sinuosités, lui donne un cours de plus de 1 200 milles. Ce grand fleuve se partage en plusieurs branches qui se promènent capricieusement à travers la vaste plaine qu'elles sillonnent en différents sens et souvent dans des directions tout à fait opposées.

La branche principale de la rivière Siskatchewan est celle du nord nommée tout simplement *la Siskatchewan*, connue parmi nos voyageurs canadiens sous le nom de *rivière du Pas*. Nous l'avons dit plus haut, elle a sa source dans les montagnes Rocheuses, dans un petit lac près du mont Forbes, vers 51°30′. Au commencement de sa course, elle serpente au milieu des crêtes des montagnes dans une direction générale du nord-est, jusqu'à la pointe aux Pins; de là elle court au nord-nord-est jusqu'au pied de la colline de la Grosse-Corne. Après avoir reçu les eaux de la coulée du même nom, elle se hâte vers le fort de la Montagne à l'est. De ce fort à Edmonton, sa course générale est nord-est; elle la continue dans cette direction au point de dépasser le 54e parallèle, pour le suivre assez longtemps, revenir ensuite vers le sud saluer le fort Pitt, formant entre ce dernier fort et le précédent un arc immense, dont la direction générale est presque régulière. Du fort Pitt le grand fleuve continue à descendre au sud-est jusqu'au coude, d'où il remonte subitement vers le nord-est, d'abord jusqu'à Carlton, ensuite jusqu'au fort Cumberland. De ce dernier point, l'ensemble de la direction est vers le sud-est, quoique les fortes courbes que décrit la rivière la fassent tantôt remonter vers le nord et tantôt descendre vers le midi.

Depuis sa source jusqu'au fort de la Montagne, distance

d'environ 150 milles, la rivière Siskatchewan est tout à fait impropre à la navigation ; déjà pourtant sa largeur est d'environ 130 mètres. Des lits de charbon commencent à s'y faire remarquer, sans continuité pourtant. C'est partout une forêt assez épaisse ; tout près du fort il y a une petite chute, puis des rapides; c'est aussi tout près de là que la rivière à l'Eau claire se joint au cours principal. Du fort de la Montagne à Edmonton, distance aussi d'environ 150 milles, la navigation est possible pour des berges. Cet avantage n'est pas sans difficultés, tant à cause de la rapidité du courant, que parce qu'à certaines saisons l'eau est très-basse. C'est à tel point que l'on a préféré laisser les embarcations et ouvrir un chemin à travers un pays en partie boisé. A peu près à mi-distance entre les deux forts, la Siskatchewan reçoit la rivière Brazeau, nommée aussi *Fourche-Nord,* ce qui la fait quelquefois confondre avec la branche principale. Plus bas, c'est la rivière à la Terre blanche qui sort d'un joli lac, que l'on a voulu rendre célèbre, en assurant que des mines d'or d'une grande richesse se trouvaient dans le lit de la rivière et sur les bords du lac.

Au fort Edmonton, le fleuve mesure 200 mètres de largeur, et la vallée dans laquelle il coule a une profondeur de 190 pieds. A quelques lieues plus bas qu'Edmonton, on aperçoit l'embouchure de la petite rivière Eturgeon qui coule du lac Sainte-Anne, traverse le lac Saint-Albert et reçoit les eaux des autres lacs de ce même groupe.

D'Edmonton à Carlton, distance par eau d'environ 500 milles, la Siskatchewan est navigable, pour des bateaux à vapeur, pendant six ou huit semaines. Certaines années, elle le serait pendant une plus longue période, mais l'incertitude et le peu de régularité de cette navigation, excepté depuis le milieu de juin jusqu'au commencement d'août, ne permettent pas de lui assigner un plus long espace

de temps, pendant lequel on puisse compter sur un résultat certain. A l'eau basse, les petits rapides et les battures n'ont pas plus de 36 pouces d'eau, et avec la meilleure volonté du monde, de faire chorus à ceux qui disent bien haut les avantages de la Siskatchewan, il nous est impossible de regarder ces 36 pouces d'eau, serpentant à travers des battures irrégulières et mouvantes, comme suffisant à une navigation de quelque importance.

A Carlton, la rivière à 480 mètres de largeur. Entre ce fort et l'embouchure de la branche sud, distance de 50 à 60 milles, se trouve un obstacle sérieux à la navigation. C'est le rapide la Colle, dont la continuité mesure une vingtaine de milles. De plus, avant d'arriver, il faut passer plusieurs endroits encore moins profonds qu'au-dessus de Carlton. Le courant, dans les rapides de la Colle, mesure jusqu'à 8 milles à l'heure, ce qui constitue une difficulté réelle. En bien des endroits, le lit de la rivière est intercepté dans toute sa largeur par des blocs de pierre, qui rendraient la descente dangereuse, même à l'eau moyenne et qui la rendent impossible à l'eau basse, à moins de travaux très-considérables. Cette descente n'est sûre qu'à l'eau très-haute, et alors il serait impossible à des bateaux à vapeur de la remonter à cause de la rapidité du courant.

Depuis la Fourche, confluent de la branche sud, jusqu'au fort de la Corne, la navigation ne trouverait de difficultés que dans la rapidité du courant, qui varie de 3 à 4 milles à l'heure.

Du fort de la Corne au fort Cumberland, distance d'environ 175 milles, la navigation est très-incertaine ; le courant est très-violent, les battures et rapides y sont nombreux ; à l'eau basse, plusieurs endroits ne mesurent pas plus de 2 pieds de profondeur, et cette eau basse existe même au printemps, quand en hiver il y a eu peu de neige. La crue des eaux du mois de juin donne sans doute à la rivière

une profondeur suffisante pour porter des steamboats ordinaires, mais alors le courant est assez fort pour ne pouvoir être vaincu par un engin ordinaire. Une autre difficulté dans cette section de la rivière, c'est la rapidité avec laquelle l'eau baisse à la suite de cette crue de l'été, 3 ou 4 pouces à l'heure. Il ne faudrait pas bien des heures pour réduire le niveau au point d'arrêter un bateau dans sa course ; et si par malheur cet accident arrivait, il entraînerait la ruine complète du vaisseau, qui ne pouvant pas être tiré de ce mauvais pas, aurait peut-être à y attendre la débâcle du printemps suivant. La violence du courant, dans cette partie, imprime à la glace une force à laquelle le vaisseau ne résisterait pas. Cette crainte, assez singulière en apparence, est le résultat d'études et d'observations minutieuses, faites par un ingénieur sérieux, dont le rapport nous a fourni quelques-unes des données que nous possédons sur la Siskatchewan.

Au fort Cumberland, au pied du lac Bourbon (*Cedar lake*), distance d'environ 200 milles, la rivière est très-propre à la navigation ; le courant y est fort, mais jamais au point de créer de grandes difficultés. On ne peut songer à une navigation de quelque importance, entre le lac Bourbon et le lac Winnipig, distance d'une vingtaine de milles. Plusieurs rapides, entre autres ceux de la Demi-Charge, du Rocher rouge, surtout celui dit *Grand Rapide*, forment des obstacles insurmontables à la navigation ordinaire. La nature du terrain offre des difficultés sérieuses, aux travaux nécessaires pour vaincre ces obstacles, en sorte qu'il paraît certain qu'il faudrait attendre longtemps encore, avant de voir le bas de la Siskatchewan se prêter à une navigation facile et constante. L'embouchure de la rivière forme un port sûr et commode pour plusieurs vaisseaux.

Quoi qu'il en soit des difficultés que nous avons cru de-

voir énumérer, telles que nous les connaissons, il ne faut pas perdre de vue les avantages. Depuis le pied du lac Bourbon jusqu'à Edmonton, distance d'environ 1 000 milles, pendant six semaines, et cela les années les moins favorables, la navigation à la vapeur ne rencontrerait même actuellement qu'un obstacle insurmontable, les rapides à la Colle, ou, si l'on veut, depuis l'embouchure de la branche sud jusqu'à Carlton. On a parlé d'atténuer cette grave difficulté, en remontant la branche sud environ 60 milles, jusqu'au chemin de traverse qui vient de la rivière Rouge, d'effectuer là le transport par terre jusqu'à Carlton, pour ensuite continuer par eau jusqu'à Edmonton. Ce projet donnerait deux sections de rivière, d'environ 500 milles chacune, un portage d'environ 22 milles pour les unir entre elles, et un autre d'environ 20 milles pour joindre les terminus de cette navigation avec le lac Winnipig.

Nous avons déjà exprimé notre opinion sur la disette des bois sur les bords de la Siskatchewan. Le rapport de l'ingénieur, dont nous avons parlé plus haut, corrobore parfaitement notre opinion que nous avions formée au reste sur les lieux mêmes. Du lac Bourbon (*Cedar lake*) jusqu'auprès du fort Cumberland, il n'y a pas même assez de bois de chauffage pour approvisionner un petit steamboat, et ce dans un pays inhabité. De Carlton au fort Pitt, 250 milles, pénurie presque égale. Du fort Pitt à Edmonton, comme de l'embouchure de la branche sud au chemin de traverse, on trouve un peu de tremble et d'épinette blanche pour quelques années seulement. Nous le répétons, qu'y ferait une population nombreuse ?

La Siskatchewan coule en partie sur un lit d'argile ; sa première grève est aussi presque partout une falaise argileuse, en sorte qu'il n'est pas étonnant de voir ses eaux se charger fortement de matières insolubles et n'avoir

jamais de limpidité. Ces argiles et ces sables, entraînés par la rapidité de l'eau, se déposent en battures que le courant promène et change capricieusement, au point de défier l'expérience des pilotes les plus habiles. La couleur de l'eau dérobe complétement à la vue ces barrières, quelquefois formées de la veille, ce qui crée un autre genre de difficultés pour la navigation.

Le premier grand tributaire de la Siskatchewan, que l'on rencontre en la descendant, est la rivière à la Bataille. Celle-ci a ses sources dans un groupe de lacs situés au sud de la Siskatchewan, vers le 53e parallèle, vis-à-vis le point où la Siskatchewan atteint le 54e. Elle remonte ensuite jusqu'au 53e, vis-à-vis le groupe de lacs Sainte-Anne, et à peu près également éloignés du fleuve. La rivière à la Bataille descend au sud jusqu'au 52e parallèle, vis-à-vis le fort Pitt, pour redescendre un peu vers le sud et offrir ensuite à la grande rivière le tribut des eaux qu'elle roule assez difficilement depuis 300 milles. La rivière à la Bataille, qui coule dans une vallée profonde et étroite, traverse de belles terres. Son nom lui vient des nombreux combats que se livrent les sauvages Cris, Pieds-Noirs et autres qui habitent ces terres et qui se poursuivent d'une haine invétérée. Les accidents de terrains offrent des facilités pour les guerres d'embuscade que se font ces lâches et impitoyables tirailleurs.

Le bras sud de la Siskatchewan est à la branche nord ce que le Missouri est au Mississipi, c'est-à-dire un vassal plus puissant et moins célèbre que son seigneur. La branche sud, que nos voyageurs appellent ordinairement la *Fourche des Gros-Ventres,* a trois sources principales qu toutes coulent des montagnes Rocheuses. La plus méridionale conserve son nom de *rivière des Gros-Ventres*, qui est celui de la nation sauvage qui fréquentait ses bords lorsqu'elle a été ainsi désignée. La seconde branche, au midi,

est la rivière aux Arcs, qui se joint à la précédente vers le 112e degré de longitude, et enfin la magnifique rivière à la Biche qui emporte à travers les pays d'une rare beauté les eaux du beau lac du Bœuf, et se joint à la branche sud de la Siskatchewan à peu près au point d'intersection du 51e parallèle par 109° 30′ de longitude. Ces trois grands cours d'eau ainsi réunis, forment une puissante rivière large de 3 à 400 mètres, profonde, du moins en certains endroits, et partout très-rapide. Comme la plaine qu'elle traverse est sablonneuse jusqu'à une certaine distance de son embouchure, l'eau en est naturellement plus limpide que celle de la branche nord.

Tout le pays que traversent les trois ramifications du bras sud est exclusivement occupé par des tribus nomades. Il n'y a pas même un seul établissement de traite dans cette immense étendue de terre. La crainte des sauvages d'abord, l'habitude ensuite, l'espoir d'avoir autrement le peu de fourrures qui s'y trouvent ont empêché qu'on ne s'y établit. En 1823, l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, unie l'année précédente à celle du Nord-Ouest, construisit un fort à la jonction de la rivière à la Biche avec la branche sud. Ce poste fut nommé *Chesterfield-House*. Des officiers des deux compagnies, qui au courage joignaient l'habitude des relations avec les sauvages de cette partie du pays, avec lesquels ils avaient traité dans leurs établissements de la branche nord, furent envoyés à ce poste dangereux avec une centaine d'hommes. On ne s'y maintint que quelques années, pendant lesquelles plusieurs hommes furent tués, ce qui détermina à renoncer à une tentative dont les périls ne trouvaient pas une grande compensation dans les avantages de la traite, la position nécessitant des frais qui absorbaient tous les profits.

Les sauvages se sont bien adoucis depuis. Quelques-

uns sont devenus chrétiens; les mêmes dangers n'existent plus, et l'un de nos généreux missionnaires a déjà choisi, près le lac du Bœuf, un endroit où il donne rendez-vous aux terribles Pieds-Noirs qu'il y instruit et où il lui tarde de commencer un établissement stable, pour travailler plus efficacement à la conversion de ces redoutables enfants de la prairie.

Je regrette de ne pouvoir indiquer quelle facilité le bras sud peut offrir à la navigation. Il me manque à cet égard des données que je puisse considérer moi-même comme certaines. Les expéditions diverses qui ont traversé ce pays, fournissent sans doute des renseignements nombreux et précieux; cependant je ne sache pas que l'on ait fait sur ces rivières, des observations réitérées à plusieurs époques de l'année et à des années différentes, sans lesquelles il est impossible de juger, d'une manière certaine, des conditions nécessaires à une navigation régulière. On a bien parlé d'une navigation à la vapeur, non interrompue, sur tout le bras sud de la Siskatchewan et sur la rivière de l'Arc jusqu'aux montagnes Rocheuses; mais, comme je sais que l'on traverse ces rivières à gué facilement en plusieurs endroits, j'en conclus que la navigation devrait au moins quelquefois rencontrer des obstacles. Cependant, quand on a navigué sur le Mississipi, surtout depuis le lac Pepin jusqu'à Saint-Paul, on comprend qu'il ne faut pas une grande quantité d'eau pour obtenir un résultat considérable. Les travaux d'amélioration, dans ces sortes de rivières, sont rendus comme impossibles par les sables mouvants dont nous avons déjà parlé et qui déplacent les obstacles tout comme ils les font naître. Les rivières dont nous parlons, qui descendent des montagnes et traversent une plaine presque complétement déboisée, voient le phénomène de la crue et de la chute de leurs eaux, se précipiter avec une rapidité beaucoup

plus considérable que celles des rivières qui ont leurs sources dans des pays plats, ou qui coulent dans des terres couvertes de bois. Cette dernière circonstance, en créant une difficulté par la violence des eaux à l'époque de leur crue, limite la navigation, puisqu'en quelques jours ces eaux débordées rentrent dans leur lit le plus bas.

Au nord, la rivière Siskatchewan reçoit par le lac Cumberland un tributaire qui jusqu'à ce jour a joué un grand rôle dans le pays. C'est la rivière à la Pente. Nous désignons sous ce nom la série des lacs et rivières qui reçoivent les eaux au sud du portage du fort de Traite. Ce portage, que les Anglais nomment *Frog-Portage* (portage à la Grenouille), a 365 mètres de longueur et passe, des eaux dont nous parlons à celles de la rivière Churchill ou rivière aux Anglais. Le portage du fort de Traite est bas, et quand l'eau est haute dans la rivière Churchill, elle donne de son trop-plein à la rivière à la Pente, en formant à la place du portage un rapide que l'on peut quelquefois descendre en canot. C'est en sautant ce rapide que s'est noyé un officier de la compagnie du Nord-Ouest.

L'eau que laisse le portage du fort de Traite, entre bientôt dans le lac des Bois, puis dans le lac Chétek ou Pélican et le lac Mi-Rond. La rivière à la Pente proprement dite la conduit au lac Castor, limite méridionale du système Laurentin à cette longitude. Cette eau se traîne ensuite, quelquefois assez difficilement, sur les interminables couches calcaires de la rivière Maligne dans les fossés de laquelle se jouent les esturgeons qui lui ont valu le nom de *Sturgeon-river*. Le lac Cumberland conduit ensuite cette eau à la Siskatchewan. Cette série de lacs et de rivières est très-difficile à traverser ; même à l'eau haute on y rencontre treize portages et un grand nombre de rapides. A l'eau basse, c'est bien la rivière Maligne que nos voyageurs redoutent avec raison, et où j'ai souf-

fert bien des fois, en les voyant s'y échiner d'une façon pénible. Il est donc inutile de songer à utiliser la rivière à la Pente pour un autre genre de navigation, que cette navigation primitive, à laquelle elle sert actuellement.

La rivière à la Carotte et la petite rivière du Pas, qui a l'honneur de donner son nom au géant de l'Ouest et à l'établissement situé à son embouchure, sont aussi des affluents de la Siskatchewan qu'elles longent sur sa rive méridionale. Un peu plus bas que le Pas, la rive septentrionale s'ouvre pour recevoir les eaux du lac d'Orignal. Le haut de la rivière surtout, a un grand nombre d'autres affluents que nous n'avons point nommés pour éviter des longueurs. Quelques-uns de ces petits tributaires ont pourtant l'avantage, les uns, de sortir de lacs très-poissonneux, et d'autres de pouvoir être utilisés facilement comme puissants réservoirs d'eau.

Les terrains houillers que traversent les différentes branches de la Siskatchewan sont une grande source de richesses et favoriseront la colonisation de cette vallée, où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre. Je comprends la prédilection exclusive que les enfants de la Siskatchewan nourrissent pour leur pays natal. Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, que l'on croit parfois avoir le monopole du beau, on s'étonne de trouver à l'extrême ouest tant et de si magnifiques terres. A côté des grandes et sauvages beautés qu'offre l'aspect des montagnes Rocheuses, l'Auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan.

4° *Nord du lac Winnipig.* — Le lac Winnipig n'a pas d'affluent au nord; c'est vers ce point, au contraire, et vers ce point seulement, qu'il porte l'immense quantité d'eau qu'il reçoit des tributaires grands et petits qui se

pressent sur tout son contour. Le lac Winnipig se décharge par un détroit ou rivière large, profonde, rapide, mais très-courte, qui conduit ses eaux dans le petit lac Pelé (*Play-green Lake*). Ce dernier, comme épouvanté de la position que lui fait cette agression, divise les eaux qu'il reçoit en deux branches et les rue contre les rochers arides qui le bordent au nord, sûr que, par cette double attaque, il réussira à donner le change et à se frayer un passage à travers cette épaisse muraille. Le premier effort est couronné de succès, ces liquides bataillons ont l'habitude de pareilles luttes; car, il ne faut pas l'oublier, la rivière aux Tourtes, la rivière Winnipig, la rivière Rouge, la petite et grande rivière Siskatchewan et mille autres vassaux ont envoyé leur contigent, les uns luttent au milieu des rochers depuis leur formation, les autres ont essayé leur force au moins à travers les calcaires. En s'unissant dans le Winnipig, ils n'ont pu que gagner en intrépidité. Aussi il ne faut pas s'étonner de la vigueur qu'ils déploient en se séparant à l'extrémité du *Play-green Lake*. Après la victoire remportée sur ce premier obstacle commun, ils se rallient en un seul corps dans le lac Travers, comme pour attendre l'effet produit par le premier choc. Il leur semble entendre le mugissement d'un monde de lacs tenus en captivité dans les hauteurs qu'ils viennent d'ébranler. Ce bruit les encourage, ils sonnent de nouveau la charge en se précipitant avec fracas à travers les rapides qu'ils creusent sur leur passage, se reposent quelques instants dans un autre lac où les renforts apportés par la rivière aux Foins et envoyés par le lac aux Roseaux et autres, les déterminent à laisser le 55e parallèle pour, par la route du nord-est, arriver au point d'intersection du 56e degré avec le 97e méridien, décrivent dans ce parcours d'un côté la Katchewan, de l'autre la première section du fleuve Nelson. Ces deux branches se confondent de

nouveau en arrivant au lac Fendu. C'est là que la rivière du Bois-Brûlé leur prête son concours, rendu plus puissant par la multitude des lacs qu'elle décharge. Cette masse d'eau reposée dans le lac Fendu qui la dirige vers l'est, forme de là à la baie d'Hudson le magnifique et impétueux fleuve Nelson, qui s'enrichit de la jolie rivière de la Pierre-à-Chaux, qui a reçu elle aussi les eaux de plusieurs lacs.

Le fleuve Nelson est un des plus puissants que je connaisse, puisque lui seul égoute tout le bassin du Winnipig. Cette plaine immense que l'on ne borne qu'en courant des hauteurs du Saint-Laurent à celles du Mississipi et du Missouri, pour revenir par les montagnes Rocheuses, d'abord aux hauteurs du bassin arctique, puis à celles du bassin intermédiaire. Le fleuve Nelson offre des spectacles magnifiques par la variété et le nombre de ses chutes et rapides. On le comprend facilement, puisque son volume d'eau traverse la chaîne des Laurentides qui, à la vérité, ont perdu de leur élévation, mais qui néanmoins en conservent assez pour diversifier à l'infini l'aspect d'un des plus grands fleuves du monde, les traversant audacieusement.

La navigation du fleuve Nelson est comme impossible, il a pourtant souvent été monté et descendu. On a tenté bien des établissements sur les lacs qui s'y déchargent et qui forment nécessairement un très-bon pays de chasse et de pêche. Mais, en somme, les difficultés de la navigation sont telles, qu'aujourd'hui l'honorable compagnie de la baie d'Hudson n'a sur tout le parcours de ce fleuve et de ses affluents qu'un seul poste de traite, qui se trouve dans le district de Norway-House, et où l'on descend les marchandises que l'on a montées d'York avec tant de difficultés par la rivière Hayes, imposant à ces infortunés colis et aux voyageurs plus malheureux qui les portent

une route qui triple la distance qu'ils auraient à parcourir, si la rivière Nelson pouvait être remontée avec moins de difficulté. Au point de vue économique, le majestueux fleuve est donc sans utilité actuelle, c'est pourquoi nous n'en dirons pas davantage et le laisserons mugir dans sa course impétueuse.

Tout effrayé des dangers auxquels sont exposés ceux qui descendent le fleuve Nelson, revenons par une autre voie au petit Play-green Lake d'où il sort. Nous dirons d'abord un mot de l'étroite langue de terre qui sépare ce petit lac du Winnipig, dont naturellement il ne semble que le prolongement. Cette langue de terre est ce que l'on appelle la *Pointe-aux-Mousses*, et, en effet, d'épaisses couches de mousse et de débris végétaux couvrent une grande partie de cette pointe. Ces dépôts ont en certains endroits plusieurs mètres de profondeur, ils ont été probablement amoncelés par les courants qui règnent à l'extrémité du lac Winnipig et les vents de nord qui combattent ces mêmes courants. Outre les eaux du Winnipig, le lac Pelé reçoit encore un petit tributaire, c'est la rivière aux Brochets, qui donne son nom au dépôt construit à peu de distance de son embouchure et que les Anglais nomment toujours *Norway-House*. Ces deux noms, donnés au même établissement, font croire quelquefois que la route vers le nord, ou la baie d'Hudson, est par la rivière aux Brochets, tandis qu'au contraire cette rivière vient plutôt du sud-est où elle a sa source dans le lac du même nom. Ne trouvant point ici le chemin qu'avec tout le monde nous voulons suivre pour aller à la factorerie d'York, entrons dans la rivière de la Mer qui n'est autre que le commencement du fleuve Nelson. Allons-y avec précaution pour n'être pas entraînés dans la dangereuse voie que nous voulons éviter, voyons s'il n'y a point quelque autre issue. Voici la rivière Noire. Cette rivière Noire n'est qu'un filet

d'eau dans lequel les voyageurs glissent leurs embarcations, les traînant par-dessus les trois chaussées de castors, sans lesquelles il serait impossible au bateau de tenir cette route. Une loi reconnaissante a protégé pendant plusieurs années les ingénieux architectes de ces écluses qui, sûrs à la fin de cette protection, venaient sans crainte saluer les voyageurs. La noire ingratitude et l'insouciante imprévoyance de ces mêmes voyageurs ont violé la loi protectrice et détruit les paisibles familles de ces travailleurs ; mais depuis, les hommes doivent faire le métier de castors dont ils s'acquittent assez mal, dans les réparations de ces chaussées. La source de la rivière Noire est précisément au pied de la hauteur des terres formée par la chaîne des Laurentides, que le grand fleuve Nelson n'a pas craint d'attaquer tout près de là et qu'il a vaincues glorieusement. De la hauteur des terres (Portage de la Roche peinturée) on descend à York en suivant d'abord une petite rivière sans nom, puis le lac du Milieu, la rivière au Couteau, le lac du Genou, la rivière aux Brochets, le lac Logan, la rivière du Roc (*Hill-river*), la rivière d'Acier, et enfin la rivière d'York (*Hayes-river*). Cette série de lacs et de rivières est un cours d'eau non interrompu, mais la navigation en est excessivement difficile, puisqu'on y compte jusqu'à trente-quatre portages, sur une distance qui n'excède pas beaucoup 300 milles. Que l'on juge de la position de la colonie de la rivière Rouge et de tout le département du Nord, lorsque cette voie était la seule suivie et que tout ce qui pénétrait dans le pays ou en sortait devait subir l'épreuve d'être transbordé trente-quatre fois dans ce court espace, tandis que les épaules des voyageurs étaient les seuls véhicules en usage dans ces portages, dont quelques-uns sont assez longs. Pour remonter ce cours d'eau en berge il faut de vingt à trente jours, et cela pour des voyageurs dont la force et

l'agilité acceptent un travail à nul autre comparable. On va encore à la factorerie d'York et on en revient par la même voie, quoique la plus grande partie du commerce du pays se fasse actuellement par Saint-Paul Minnesota.

C'est à l'embouchure de la rivière Hayes que se trouve le port d'York, dit aussi *port Nelson*. Ce port ne peut offrir de protection qu'à deux navires et n'a que cinq brasses de profondeur; ce n'est, en réalité, qu'une cavité abritée au sud par la terre ferme, au nord par la batture de sable ou pointe aiguë qui sépare l'embouchure de la rivière Hayes du fleuve Nelson et que ces deux grands cours d'eau y ont déposée en la pressant de droite et de gauche. Le petit port est parfaitement abrité à la mer basse, car alors la batture est toute découverte et donne aisément l'idée d'une jetée artificielle. La mer haute la recouvre sans lui ôter toute sa force protectrice. L'accès de ce port n'est possible que pendant les mois d'août et de septembre, et n'est fréquenté que par les vaisseaux de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, qui annuellement y en envoie un ou deux. Le mouillage se fait à plusieurs milles de la factorerie, d'où l'on va chercher les marchandises des vaisseaux en rade, au moyen d'une petite goëlette qui est une habituée du port, et qui fait de plus le service entre la factorerie et le fort de Churchill.

La rivière Severn, qui sert de voie de communication pour arriver aux deux postes qui sont sur ses bords, est une assez belle rivière. Sa navigation est difficile : elle se décharge dans la baie d'Hudson à l'est du port Nelson. Par cette rivière et les lacs qui s'y déchargent, on arrive à la hauteur des terres d'où sort la rivière aux Tourtes, dont nous avons parlé plus haut. Les canots d'écorce suivent quelquefois cette route pour passer du lac Winnipig à la baie d'Hudson.

§ 3. — Bassin intermédiaire.

Nous désignons sous ce nom les terres comprises entre les hauteurs qui envoient leurs eaux vers l'océan Arctique et celles qui les repoussent vers le bassin du Winnipig. Ce bassin intermédiaire, comme celui de Winnipig, se décharge tout entier dans la baie d'Hudson. Ce bassin n'a qu'une large artère à laquelle se relient toutes les veines, dans lesquelles circule la vie hydraulique de ce pays; à l'exception pourtant de quelques rivières sans importance qui se déchargent directement dans la baie d'Hudson. La grande artère dont nous parlons est la rivière aux Hnglais, dite aussi *rivière Churchill*, appelée par les Cris *Missinipi* (grande Eau) et par les Chippewey *Anes-Dez-nedhè* (rivière Grande). Comme nous l'avons fait observer en parlant de la rivière Mackenzie, la rivière Churchill a deux de ses sources communes avec deux de celles qui alimentent autant de tributaires du fleuve du nord. Ces sources sont: le lac des Iles qui, tout en alimentant la petite rivière de l'Eau claire, ne refuse pas son concours à la rivière Churchill, dans laquelle il se rend par le lac de Roches et le lac des Œufs. La seconde source commune est le lac Wallaston. Ce dernier coule en partie vers le lac d'Athabaskaw, tandis qu'une autre partie de ses eaux se rend dans le lac Caribou, qui va fidèlement les verser à la rivière aux Anglais. Ce phénomène, après s'être produit deux fois pour unir le fleuve Mackenzie avec le fleuve Churchill, se réitère pour assigner une origine commune au fleuve Churchill et à la rivière Siskatchewan, puisque le petit lac Long donne une partie de son eau à la rivière aux Castors et une autre partie à la rivière Blanche, affluent de la Siskatchewan. En définitive, ce bassin intermédiaire a des sources communes avec

les deux grands bassins que nous avons déjà décrits.

L'embouchure de la rivière Churchill forme le port du même nom sur les bords de la baie d'Hudson. Ce port, autrefois célèbre, est vaste, sûr et commode. Il reçoit encore aujourd'hui la petite goëlette qui fait le service entre le fort de Churchill et la factorerie d'York. C'est aussi ce port qui abrite les vaisseaux de la compagnie venus d'Angleterre, que quelque accident force à hiverner dans ces parages. Les sinuosités de la rivière Churchill lui assurent un cours aussi long qu'à la Siskatchewan. Son volume d'eau est au moins aussi considérable, mais les conditions de la navigation y sont bien différentes. Depuis le lac Primeau jusqu'à son embouchure, la rivière coule presque constamment au milieu de rochers, à travers lesquels elle semble s'être creusé un lit, où elle se trouve bien mal à l'aise, ce qui la fait bondir en soubresauts violents et irréguliers. Les rochers, irrités de son audace, se reculent et lui ouvrent des gouffres béants où elle se précipite avec violence. Entre ces cascades nombreuses, la rivière est calme et forme un enchaînement de lacs souvent fort beaux. Après cette vue d'ensemble, énumérons plutôt les différentes parties du fleuve, celles du moins qui sont utilisées comme moyens de communication. Remontons à la source la plus éloignée, c'est-à-dire à la tête de la rivière aux Castors, que nous avons nommée tout à l'heure. Ce cours d'eau, que les canots de la compagnie du nord-ouest remontaient autrefois pour se rendre au petit lac des Esclaves par le lac Labiche, n'est séparé de ce dernier que par un portage d'une couple de milles. De cette première source au lac de l'île à la Crosse, à l'eau haute du moins, la rivière aux Castors est navigable pour des canots d'écorce. Je l'ai descendue ainsi sans rencontrer la moindre difficulté, voguant à plein aviron pendant toute une semaine. Si l'eau pouvait se maintenir à cette hau-

teur, cette rivière serait d'autant plus avantageuse qu'elle traverse un pays en grande partie propre à la colonisation. Malheureusement l'eau qui obéit à l'ordre du Tout-Puissant ne tient pas compte des désirs des faibles mortels, et la rivière aux Castors, plus haut du moins que le lac Vert, c'est-à-dire pendant plus des deux tiers de son cours, est souvent bien peu propre à la navigation, même des canots d'écorce. Si je me souviens l'avoir descendue avec facilité, je ne puis oublier la difficulté et la fatigue que j'ai éprouvées en la montant.

La plaine au milieu de laquelle coule la rivière aux Castors est toute couverte de lacs magnifiques où le poisson abonde. Les ramifications qu'elle forme à ses sources relient un grand nombre de ces petits lacs. Parmi ses affluents, on remarque ensuite la rivière du Nord, par où l'on passe quelquefois pour atteindre le lac des Brochets, et par lui, la rivière Pembina qui conduit à l'Athabaskaw. Le magnifique lac Froid, qui reçoit les eaux du lac des Outardes, commence la série des lacs de la Truite, du Détroit et de la Poule d'eau, qui, avec la rivière qui porte ce dernier nom, forment une route parallèle à la rivière aux Castors et qui est souvent suivie pour passer de l'île à la Crosse au lac la Biche.

La rive sud qui, après le coude qui lui fait changer de direction, devient la rive Est, est aussi enrichie de lacs fort remarquables, parmi lesquels on distingue le lac d'Orignal, le lac Vert, le lac Assiniboine, de plus, ceux dits des *Prairies*, du *Doré*, de la *Plonge* et un grand nombre d'autres de moindre importance, dont nous épargnons la nomenclature aux lecteurs.

La rivière aux Castors se décharge dans le lac de l'île à la Crosse, un des principaux anneaux de la chaîne de lacs, connue sous le nom de *Rivière Churchill*. Remontons à d'autres sources de cette dernière; nous l'avons dit

plus haut, une des sources de cette rivière lui est commune avec la petite rivière d'Athabaskaw ou de l'Eau claire, c'est le lac des Iles, alimenté par des rivières qui viennent des terres des Montagnais. Ce lac, après avoir donné une partie de ses eaux à la rivière Athabaskaw, confie le reste au lac des Roches. qui les remet au lac des Œufs, où elles attendent celles au-devant desquelles nous voulons aller. Le lac de la Loche est ordinairement considéré comme la tête de la rivière Churchill. Ce lac se décharge dans la rivière du même nom, où les voyageurs doivent faire au moins trois portages. En laissant le lac de la Loche, on entre dans celui du Bœuf, long de 40 milles et qu'enrichit la rivière du même nom. Le détroit aussi du Bœuf relie ce lac à celui des Œufs, aussi nommé lac *Clair*, que nous avons déjà indiqué deux fois, qu'il faut laisser au nord pour, par la rivière Creuse, descendre au sud-est, vers le lac de l'île à la Crosse, où nous retrouverons les eaux de la rivière aux Castors.

Le lac de l'île à la Crosse, long d'environ 60 milles, réunit les eaux de toutes les sources de la rivière aux Anglais et les confie ensuite à la rivière la Puise, qui, après leur avoir fait sauter cinq grands rapides et leur avoir adjoint la rivière Caribou, qui vient du lac des Cris, remet le tout au lac Primeau.

Le rapide Croche, ceux du Milieu et du Genou ballottent violemment cette onde, qui a besoin de se reposer dans le lac du Genou, d'où elle sort pour former la rivière aux Foins et y recevoir le tribut de la rivière d'Epinettes. Ces deux courants cheminent ainsi ensemble tranquillement, comme pour relier connaissance puisque leurs eaux viennent en partie du même point. Un nouvel élargissement du fleuve disperse cette réunion par le lac des Sables. Bon gré, mal gré, il faut ensuite sauter le rapide du Serpent, traverser le lac du même nom et celui de la

Souris. Les gros et difficiles rapides des Epingles, du Bouleau et du Canon-tourné, lancent l'eau qu'ils reçoivent dans le lac de l'Huile d'Ours, d'où elles passent dans celui de la Truite par la cascade du Harrier. La rivière à la Truite, qui vient du nord, se jette dans le lac auquel elle donne son nom. Les beaux rapides de la Truite, des Equors et de la Grosse-Roche sont le trait d'union avec le lac du Diable, à la suite duquel quatre rapides, aux difficultés exceptionnelles, ont reçu cette triste appellation qui, malheureusement dans la bouche de nos anciens voyageurs, s'attachait trop souvent à tout ce qui les contrariait, tant il est vrai que l'oubli de Dieu entraîne nécessairement l'esclavage du démon.

Echappé à l'empire de Satan, la rivière Churchill se repose un instant dans un tout petit lac; puis entre dans celui de la Loutre, en descendant majestueusement le si beau rapide du même nom.

Les deux montagnes et les cascades qui les suivent, conduisent à l'embouchure de la rivière Rapide, affluent du sud qui, par le lac du Lièvre, décharge le grand lac Laronge et quelques autres qui s'y rattachent. La vue des deux montagnes nous a préparés au spectacle grandiose qu'offre à nos regards la cataracte formée par la rivière Rapide et qui se précipite d'une élévation d'une centaine de pieds. Ces eaux bouillonnantes se calment un peu en tombant dans la rivière Churchill; après ce repos instantané, elles reprennent leur agitation avec la série des rapides et des cascades qui les conduisent au lac de fort de Traite, à l'extrémité duquel se trouve le portage du même nom, dont nous avons déjà fait connaissance.

La partie de la rivière Churchill que nous venons de décrire, distance de 300 à 400 milles, n'est navigable que pour nos embarcations actuelles. Il ne peut être question de l'utiliser autrement. Ces rapides que nous avons énu-

mérés offrent des difficultés sérieuses; plusieurs sont très-dangereux et nécessitent une vingtaine de portages.

De l'extrémité sud du lac de l'île à la Crosse jusqu'à l'embouchure de la rivière à la Loche, distance d'environ 120 milles, il n'y a pas d'obstacle à la navigation; seulement il faudra longtemps encore avant que le pays change au point d'y faire remplacer les canots et les berges par d'autres vaisseaux.

Un peu plus bas que le portage du fort de Traite, on aperçoit l'embouchure d'une autre rivière Caribou; c'est celle du grand lac du même nom *Deer's-Lake*. Cette nappe d'eau est une des plus vastes de l'Amérique; elle ne mesure pas moins de 150 à 200 milles. Tout entouré de roche cristalline, ce lac a une grande profondeur et ses eaux sont d'une limpidité remarquable. Le lac Caribou reçoit les eaux du lac des Brochets qui lui-même en est redevable au lac Wallaston, celui-là même qui, comme nous l'avons dit plus haut, alimente aussi le tributaire oriental du grand lac Athabaskaw.

Depuis le confluent de la rivière Caribou, je n'entreprendrai pas de décrire la rivière Churchill jusqu'à son embouchure dans la baie d'Hudson, où elle se décharge. Je n'ai jamais vu cette partie du fleuve, je n'ai jamais rencontré qui que ce soit qui l'ait visitée. Cette partie était pourtant fréquentée autrefois, car c'est par là, comme par le fleuve Nelson, que l'honorable oompagnie de la baie d'Hudson pénétrait dans l'intérieur de ce domaine. L'excessive difficulté de monter ces deux fleuves et même de les descendre, a fait renoncer a l'un et à l'autre, et le bas de la rivière Churchill ne voit plus les bateaux de la compagnie.

La violence des rapides de tout ce grand cours d'eau s'explique par le fait que, lui aussi, traverse la chaîne des Laurentides. Le haut de la rivière aux Anglais, qui est en

dehors de cette chaîne, n'a pas l'impétuosité qu'on lui trouve ensuite.

Outre le grand fleuve, le bassin intermédiaire a encore d'autres rivières, qui se déchargent aussi dans la baie d'Hudson, telles que la rivière aux Phoques (*Seal-river*) et quelques autres, dont nous ne connaissons que les noms, et sur lesquelles il nous est impossible de fournir le moindre renseignement.

Tout le bassin intermédiaire est, par excellence, la région des lacs ; ils y sont multipliés avec profusion.

(*La suite au prochain numéro.*)
